

L'ITINÉRAIRE

3\$

Volume XXIII, n°05
Montréal, 1^{er} mars 2016
www.itineraire.ca

combats de femmes



MARC-ANDRÉ COALLIER,
porte-parole de L'ŒUVRE LÉGER
pour la cause des sans-abri

**POUR LA PRÉVENTION
DE L'ITINÉRANCE ET
LA LUTTE À LA PAUVRETÉ**

**FAITES-LE
DONC,
LE DON.**

1 87-PAUVRETÉ

TEXTEZ **LÉGER** AU 20222 POUR FAIRE
UN DON DE 5 \$, 10 \$ OU 20 \$.

L'ŒUVRE
LÉGER



leger.org

ZOOM sur Isabelle

Nom Isabelle Raymond | Camelot n° 1347
Âge 29 ans | Point de vente Côte-Saint-Paul

La vie ne tient souvent qu'à quelques centimètres. Isabelle l'a appris très jeune alors qu'elle avait à peine dix ans : « Mon père était lanceur de couteaux pour des cirques. Quand j'allais chez lui en fin de semaine, il s'entraînait au lancer sur moi. Ma mère n'aimait pas ça, mais je n'ai jamais eu peur. Je lui faisais confiance. »

Quand elle ne sert pas de cible à son père, la petite Isabelle arpente les rues et les parcs d'Hochelaga. Il faut dire qu'à l'école elle a du mal. Car la vie tient aussi parfois à quelques lettres. TDA dans le cas d'Isabelle, un acronyme qui signifie Trouble déficitaire de l'attention.

« J'étais tout le temps dans la lune. Moi ce que j'aimais, c'était le théâtre. J'ai participé à plusieurs pièces à l'époque. Je suis plutôt timide mais quand je joue un rôle, c'est différent. Je n'ai jamais le trac. » À la maison, le rôle d'Isabelle est celui de la sœur aînée : « Je devais être un modèle pour mes frères et sœurs. » Un rôle capital pour soulager sa mère qui n'a que l'aide sociale pour nourrir ses trois enfants, dont une fille souffrant d'une déficience intellectuelle et de problèmes de santé. Alors Isabelle s'accroche. Elle continue ses études et lutte tant bien que mal contre son problème de concentration.

Sortir de sa bulle

À 24 ans, elle ressort du cégep avec un diplôme en Arts plastiques et 24 000 \$ de dettes. « Ma mère ne pouvait pas payer pour mes études, alors j'ai eu recours aux prêts et bourses. » Mais malgré ses recherches, Isabelle ne trouve pas même un petit job. Et

peine à rembourser ses prêts. « J'avais l'impression de m'être endettée pour rien. Je m'étais donné les moyens de finir mes études, dans des conditions difficiles, et on ne voulait même pas de moi comme caissière. »

À la frustration s'ajoute l'angoisse des remboursements. Isabelle finit par craquer. « Je n'étais plus moi-même, j'entendais des voix. Un jour, je suis sortie dans la rue et je me suis mise à marcher sans pouvoir m'arrêter. C'était comme si mes jambes ne m'obéissaient plus. » Inquiet, son frère finit par envoyer Isabelle à l'hôpital. Là-bas, les médecins lui expliquent qu'elle souffre d'une psychose. « Je suis restée un mois en soins. C'était dur mais ça m'a aidée. »

Si Isabelle est encore sous traitement, cet épisode psychotique fait désormais partie de son passé. Le présent, c'est son nouveau métier de camelot, qu'elle exerce depuis un an. « C'est une connaissance qui m'a conseillée de me rendre à L'itinéraire. Au début, j'avais peur de ne pas réussir à vendre et d'être gênée. Finalement, je m'en sors très bien. Et puis ici je suis vraiment considérée, c'est comme une seconde famille. »

Si son nouvel emploi lui en laisse le temps, la jeune femme compte terminer un projet qui lui tient à cœur depuis longtemps : « C'est une bande dessinée sur un groupe de jeunes qui ont des pouvoirs, un peu comme des sorciers. A l'école déjà, j'aimais beaucoup le dessin. Mais je détestais sentir le professeur derrière moi, en train de me surveiller. » Aujourd'hui, le professeur est loin derrière. Et Isabelle est libre de dessiner une nouvelle histoire. ■

Par Camille Garnier,
bénévole à la rédaction
Photo : Alexandra Guellil

L'arrondissement de Ville-Marie reconnaît
l'excellent travail de l'équipe du magazine *L'itinéraire*.

NOS PARTENAIRES ESSENTIELS DE LUTTE CONTRE LA PAUVRETÉ

Le magazine L'itinéraire a été créé en 1992 par Pierrette Desrosiers, Denise English, François Thivierge et Michèle Wilson. À cette époque, il était destiné aux gens en difficulté et offert gratuitement dans les services d'aide et les maisons de chambres. Depuis mai 1994, L'itinéraire est vendu régulièrement dans la rue. Cette publication est produite et rédigée par des journalistes professionnels et une cinquantaine de personnes vivant ou ayant connu l'itinérance, dans le but de leur venir en aide et de permettre leur réinsertion sociale et professionnelle.

Le Groupe L'itinéraire a pour mission de réaliser des projets d'économie sociale et des programmes d'insertion socioprofessionnelle, destinés au mieux-être des personnes vulnérables, soit des hommes et des femmes, jeunes ou âgés, à faible revenu et sans emploi, vivant notamment en situation d'itinérance, d'isolement social, de maladie mentale ou de dépendance. L'organisme propose des services de soutien communautaire et un milieu de vie à quelque 200 personnes afin de favoriser le développement social et l'autonomie fonctionnelle des personnes qui participent à ses programmes. Sans nos partenaires principaux qui contribuent de façon importante à la mission ou nos partenaires de réalisation engagés dans nos programmes, nous ne pourrions aider autant de personnes. L'itinéraire, c'est aussi plus de 2000 donateurs individuels et corporatifs qui aident nos camelots à s'en sortir. Merci à tous !

La direction de L'itinéraire tient à rappeler qu'elle n'est pas responsable des gestes des vendeurs dans la rue.

Si ces derniers vous proposent tout autre produit que le journal ou sollicitent des dons, ils ne le font pas pour L'itinéraire. Si vous avez des commentaires sur les propos tenus par les vendeurs ou sur leur comportement, communiquez sans hésiter avec Shawn Bourdages, chef du développement social par courriel à : shawn.bourdages@itineraire.ca ou par téléphone au : 514 597-0238 poste 222.

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du Canada pour les périodiques, qui relève de Patrimoine canadien. Les opinions exprimées dans cette publication (ou sur ce site Web) ne reflètent pas forcément celles du ministère du Patrimoine canadien.

Canada

ISSN-1481-3572
n° de charité : 13648 4219 RR0001

L'ITINÉRAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
2103, Sainte-Catherine Est
Montréal (Qc) H2K 2H9

LE CAFÉ L'ITINÉRAIRE
2101, RUE SAINTE-CATHERINE EST
Téléphone : 514 597-0238
Télécopieur : 514 597-1544
Site : www.itineraire.ca

DIRECTRICE GÉNÉRALE :
CHRISTINE RICHARD

RÉDACTION

Rédactrice en chef : JOSÉE PANET-RAYMOND
Journaliste, responsable société : ALEXANDRA GUELLIL
Photographe : MARIO ALBERTO REYES ZAMORA
Responsable de la formation des participants : CHARLES-ÉRIC LAVERDY
Chargé de l'accompagnement des participants : SIMON POSNIC
Conception graphique : MILTON FERNANDES
Collaborateur : IANIK MARCIL
Adjoints à la rédaction : CHANTAL VANASSE, CHRISTINE BARBEAU, DANY CHARTRAND, HÉLÈNE MAI, JENNIFER PITOSCIA, MARIE BRION, MARTINE BOUCHARD-PIGEON, ROBIN BÉLANGER, SARAH LAURENDEAU
Photo de la une : SIMON POSNIC
Révision des épreuves : PAUL ARSENAULT, LUCIE LAPORTE, MICHÈLE DETEIX

ADMINISTRATION

Chef des opérations et des ressources humaines : DUFFAY ROMANO
Responsable de la comptabilité : LYNE COUSINEAU
Adjointe administrative : NANCY TRÉPANIER
Responsable du financement : DOMINIQUE RACINE

DÉVELOPPEMENT SOCIAL

Chef du développement social : SHAWN BOURDAGES
Intervenant psychosocial : JEAN-FRANÇOIS MORIN-ROBERGE
Responsable du Café : PIERRE TOUGAS
Responsable de la distribution : YVON MASSICOTTE

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président et Trésorier par intérim : GUY LARIVIÈRE
Administrateurs : MARIO C. DUSSEAU, ALEXANDRE PÉLOQUIN, KATHERINE NAUD, GRÉGOIRE PILON, ISABELLE MONETTE, TANIA CROISÉTIÈRE-LANGEVIN
Représentant des camelots : GABRIEL BISSONNETTE

VENTES PUBLICITAIRES 514 597-0238

Conseillère : RENÉE LARIVIÈRE (450-541-1294)
renee.lariviere18@gmail.com

GESTION DE L'IMPRESSIION

TVA ACCÈS INC. | 514 848-7000
Directeur général : ROBERT RENAUD
Chef des communications graphiques : DIANE GIGNAC
Coordonnatrice de production : MARILYN FORTIN
Imprimeur : TRANSCONTINENTAL
Convention de la poste publication N°40910015, N°d'enregistrement 10764.
Retourner toute correspondance ne pouvant être livrée au Canada, au Groupe communautaire L'itinéraire : 2103, Sainte-Catherine Est, Montréal (Québec) H2K 2H9

Québecor est fière de soutenir l'action sociale de L'itinéraire en contribuant à la production du magazine et en lui procurant des services de télécommunications.

PARTENAIRES MAJEURS

Canada Québec Ville-Marie Montréal

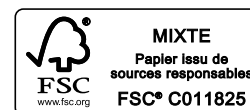
QUÉBECOR

intact

PRINCIPAUX PARTENAIRES DE PROJETS



L'ITINÉRAIRE EST MEMBRE DE



MOTS DE CAMELOTS



Jacques Élyzé	11
Éric Dion	11
SI OU	11
Benoît Chartier	32
Lorraine Sylvain	32
Serge Savard	32
Pierre Touchette	41
Bill Economou	41
Serge Trudel	41

DOSSIER



COMBATS DE FEMMES

D'hier à aujourd'hui

Par Alexandra Guellil

Des raisons de se réjouir ?

Inégalités hommes-femmes

Les droits des femmes en 8 dates

La force de l'écoute

Alanis Obomsawin

Le courage au quotidien

Michaëlle Jean

Y croire pour cinq

Ensafa Haïdar

Engagements et don de soi

Martine Desjardins témoignages

TÉMOIGNAGES

La famille avant tout

Nicole Giard

Une fille au milieu des garçons

Jo-An Blanchet-Girard

Le féminisme dans l'âme,

son mari dans le cœur

Gisèle Nadeau

Devenir une femme...

par la force des choses

Tania Croisetière-Langevin



ÉDITORIAL	7
Mes hommages	
Par Shawn Bourdages	
ROND-POINT	8
ROND-POINT INTERNATIONAL	9
OPINION	10
Embarques-tu ?	
Par Mathieu thériault	
HISTOIRE	24
Ces Montréalaises qui ont marqué l'histoire	
Par Qu'Alain Commu'nos-terres	
INFO RAPSIM	28
Engagements et don de soi	
Par Bernard St-Jacques, <i>organisateur communautaire</i>	
COMPTES À RENDRE	29
Rien n'est jamais acquis	
Par Ianik marcil, <i>économiste indépendant</i>	
VIE CITOYENNE	30
« Les filles pensent que ça ne va pas leur arriver »	
Par CINDY TREMBLAY	
CARREFOUR	33
CHRONIQUE	36
La solution aux problèmes de l'humain	
Par Shaliver	
LECTURES	37
Un livre pour initiés	
Par Robert Ménard	
DOCUMENTAIRE	38
En quête d'identité	
Par Luc Deschênes	
EXPOSITION	39
<i>Alone no more</i>	
Par Sylvain Pépin-Girard	
THÉÂTRE	40
<i>Je suis un arbre sans feuilles</i>	
Par Josée Cardinal	
ZOOM CLIENT	43
DÉTENTE	44
À PROPOS...	46
des femmes	

MOTS DE LECTEURS

Bons baisers de France !

Avec nos meilleurs souvenirs, nous voulons remercier le camelot de la Place des Arts qui nous a aidés à retrouver nos amis à qui nous avions donné rendez-vous. Comme promis, ma photo avec *L'itinéraire* du mois d'octobre, à Sète, dans le sud de la France sur le bord de la Méditerranée. Notre rencontre providentielle avec lui, reste dans les beaux moments de notre passage à Montréal.

**Françoise et Guy Pasco,
Sète, France**



Retrouvailles grâce à notre camelot

Je vous transmets le message de nos amis français qui sont venus nous voir l'automne dernier. Ceux-ci nous avaient donné rendez-vous à la Place des Arts, alors qu'ils voulaient parler, en fait, de la Place Desjardins. Comme nous ne les voyions pas, nous avons alors demandé de l'aide au camelot à qui nous venions d'acheter *L'itinéraire* du mois d'octobre 2015, en lui demandant de surveiller, pendant que nous cherchions, mon mari et moi à l'intérieur de la Place des Arts, si deux personnes n'avaient pas l'air de chercher quelqu'un, et dans ce cas, de vérifier s'ils ne se prénommaient pas par le plus grand des heureux hasards, Françoise et Guy et s'il pouvait les retenir jusqu'à notre retour. Et c'est exactement ce qui s'est passé et qui nous a permis de les retrouver quelques minutes plus tard. Il a fait des heureux ! J'ai malheureusement oublié le nom de ce camelot qui a nous a rendu ce grand service et qui a confirmé la légendaire !

Lise Savard, *Les Éboulements*

Les camelots
sont des travailleurs
autonomes.

50 % du prix de
vente du magazine
leur revient.

ÉCRIVEZ-NOUS !

COURRIER@ITINERAIRE.CA

Des lettres courtes et signées, svp !

La Rédaction se réserve le droit d'écourter certains commentaires.



Don en cartes-repas un geste solidaire!

Le don d'une carte-repas à 6\$ permet à une personne démunie de s'alimenter gratuitement au Café L'itinéraire ou chez l'un de nos partenaires : Comité social Centre-Sud, MultiCaf, Resto Plateau, Le Phare et Chic Resto Pop.

Grâce à vos dons, plus de 15 000 repas complets sont servis chaque année aux personnes se retrouvant dans le besoin.

Vous pouvez choisir de les distribuer vous-même ou bien nous laisser le soin de le faire pour vous à travers notre service d'intervention et de réinsertion sociale.

Pour plus d'informations
ou faire un don en ligne :
www.itineraire.ca



L'ITINÉRAIRE

AIDEZ L'ITINÉRAIRE : DONS ♦ CARTES-REPAS ♦ ABONNEMENT

DON

Je fais un don de : _____ \$¹

CARTES-REPAS²

J'offre _____ cartes-repas à 6\$ chacune = _____ \$¹

TOTAL DE MA CONTRIBUTION : _____ \$¹

ABONNEMENT AU MAGAZINE

Je m'abonne pour une période de :

12 mois, 24 numéros (124,18 \$ avec taxes) _____ \$

6 mois, 12 numéros (62,09 \$ avec taxes) _____ \$

Nom ou N° de camelot (s'il y a lieu) : _____

Notes

1 Vous recevrez votre reçu d'impôt début janvier suivant votre don.

2 Les cartes sont distribuées par L'itinéraire, mais si vous voulez les recevoir pour les donner dans la rue, cochez ici et nous vous les enverrons avec le Guide du bénévole. **Cochez ici**

IDENTIFICATION Mme M.

Nom : _____ Prénom : _____

Nom de l'entreprise (Don corporatif) : _____

Adresse : _____

Ville : _____

Province : _____ Code postal : _____

Téléphone : (____) _____ - _____

Courriel : _____

MODE DE PAIEMENT

Visa, MasterCard

Chèque au nom du Groupe communautaire L'itinéraire

N° de la carte : _____

Expiration _____ / _____

(Mois) (Année) **Signature** du titulaire de la carte

Postez ce formulaire de don et votre chèque au **Groupe communautaire L'itinéraire : 2103, Sainte-Catherine Est, 3^e étage, Montréal (Québec) H2K 2H9.**

Pour toute question, contactez-nous au 514-597-0238 poste 221.



Dons et abonnement disponibles en ligne au www.itineraire.ca



Mes hommages

C'est pour moi un honneur de signer cet éditorial car je ne sais pas si je vous l'ai déjà dit, mais je vous trouve des plus courageuses. Vous venez de parcours fort différents. Certaines d'entre vous courez encore après vos rêves. Certaines d'entre vous rêvent d'arrêter de courir. Vous avez par contre toutes connu votre lot d'obstacles, souvent grands, parfois immenses, et avez toutes décidé de résister et d'exister. Même si vous avez déjà pensé vouloir disparaître, dites-vous que de vendre un magazine dans l'espace public, dans lequel vous avez peut-être même mis vos tripes, c'est clamer son existence.

Ce n'est pas facile être une femme à L'itinéraire, c'est un milieu traditionnellement un peu macho et vos collègues masculins, sans nécessairement vouloir mal faire, font parfois preuve de maladresse. J'imagine aussi que vous devez être la cible de grossièretés de certaines personnes du public qui ne ratent jamais l'occasion de faire sentir les autres petits, histoire de se sentir grands.

Mais je suis heureux de constater que, depuis mon arrivée parmi vous, il y a maintenant quatre ans, vous êtes plus nombreuses et prenez plus de place. Je vous vois vous regrouper au Café, échanger et vous soutenir dans vos épreuves. Vous êtes plusieurs à vous raconter dans notre magazine ou à écrire des articles qui nous font réfléchir. Je vous vois aussi briser le « boys club » du conseil d'administration et mettre votre grain de sel dans les orientations de l'organisme.

Trop peu de ressources pour femmes

Si les choses s'améliorent pour les femmes à L'itinéraire, la situation demeure inquiétante pour l'ensemble des femmes vulnérables du Québec. Les refuges et les ressources d'hébergement pour femmes débordent et doivent trop souvent refuser d'en accueillir faute de place. Je ne peux imaginer comment doivent se sentir ces femmes en détresse qui se butent à des portes fermées.

La Fédération de ressources d'hébergements pour femmes violentées et en difficulté du Québec fait état de 10 000 refus d'hébergement par année. Certaines ont la chance d'avoir un réseau de soutien chez qui elles vont pouvoir habiter temporairement, mais d'autres doivent trop souvent accepter l'inacceptable pour ne pas se retrouver à la rue, milieu qui peut carrément leur être mortel. Pas surprenant que le dénombrement fait en mars 2015 en a compté si peu.

Mais trêve, pour un moment, de politique et de revendications. Je voulais surtout ici souligner, mesdames de L'itinéraire, votre contribution à la société et à notre organisme. Vous êtes des exemples vivants de résilience et de détermination. Vous êtes autant appréciées par vos collègues que vos lecteurs, je reçois de nombreux témoignages à cet égard. J'ai aussi eu l'occasion de partager avec vous plusieurs de vos réussites et j'ai parfois pu vous accompagner dans vos défis.

J'espère que vous trouvez ici un lieu où vous êtes à l'aise, où vous pouvez être vous-même et où vous pouvez avancer à votre mesure et selon vos propres critères. Merci d'être avec nous et d'enrichir notre milieu et notre mission. ■

ÉTATS-UNIS | Le marathon de l'itinérance

Depuis 1999, le *Annual Homelessness Marathon* (marathon annuel des sans-abri) informe ses auditeurs du problème très répandu de l'itinérance aux États-Unis. Conçue par l'animateur Jeremy Alderson, lui-même un ex-itinérant, la radio et web diffusion offre une tribune aux sans-abri partout au pays.



Diffusée cette année le 17 février depuis Washington D.C. pendant 26 heures consécutives, les nombreux animateurs radio participants incitaient les gens de leur ville à appeler et de partager leurs propres expériences. L'émission a fait entendre les témoignages provenant de campements de sans-abri et été l'occasion de recueillir les opinions des itinérants sur la campagne électorale en cours.

« Ce sont des citoyens américains qui ont autant le droit de vote que n'importe quel autre Américain », affirme l'animateur, qui se dit épaté par l'ampleur que prend son marathon d'année en année. (INSP / Street Sense)

Ndlr : Un Marathon des sans-abri existe également au Canada et la 14^e édition a eu lieu les 23 et 24 février derniers.

PHOTO : ARCHIVES

ANGLETERRE | Reloger sans suivi ?

Une étude menée par l'Institut National de recherche en santé a révélé que le relogement des personnes sans-abri permettrait une reconstruction de leur vie sur le long terme. Les chercheurs se sont basés sur les expériences de 297 anciens sans-abri, cinq ans après leur transition entre les auberges et autres habitations temporaires et leur logement indépendant. Nombreux d'entre eux qui étaient installés dans leur propre appartement ont pu retourner aux études ou se trouver un travail. Cependant, un quart des participants éprouvaient des difficultés à s'occuper de leur logement et à gérer leurs tâches quotidiennes. L'itinérance peut avoir un effet dévastateur sur la santé et le bien-être d'une personne. Depuis le début des années 1990, les gouvernements successifs investissent dans les services pour résoudre le problème. Mais, après 2010, des fonds ont été supprimés pour de nombreux services d'aide et de soutien au logement. Ces changements radicaux dans les politiques de logement et d'aide sociale ont créé de nouveaux défis pour les anciens sans-abri. (INSP / The Conversation)

PHOTO : REUTERS CATHAL MCNAUGHTON

AFGHANISTAN | Désintox à Kaboul



PHOTO : REUTERS AHMAD MASOOD

Des officiels afghans ont ouvert un nouveau centre de désintoxication dans une base militaire de l'OTAN abandonnée à Kaboul pour tenter d'endiguer le fléau de l'addiction en Afghanistan. On y offre un programme de traitement de 45 jours à quelque 1000 toxicomanes sans-abri qui y sont amenés par la police. Cette installation s'ajoute aux 123 autres partout au pays de 30 millions d'habitants, ou il est estimé que de 1,9 à 2,4 adultes sont dépendants de la drogue. Mais, le faible taux de succès de ces centres fait douter de la capacité du gouvernement de pouvoir lutter efficacement contre l'industrie de l'opium et de l'héroïne, qui

génère des milliards de dollars et est protégée tant par des intérêts régionaux que par des puissants Talibans qui financent leur rébellion avec les profits de la drogue. (INSP / Reuters)

L'itinéraire est membre du *International Network of Street Papers* (Réseau International des Journaux de Rue - INSP). Le réseau apporte son soutien à près de 120 journaux de rue dans 35 pays sur six continents. Plus de 250 000 sans-abri ont vu leur vie changer grâce à la vente de journaux de rue. Le contenu de ces pages nous a été relayé par nos collègues à travers le monde. Pour en savoir plus, visitez www.street-papers.org.




OPINION

 PAR MATHIEU THÉRIAULT
 CAMELOT BERNARD / DE L'ÉPÉE

Uber, taxi et nouveau capitalisme Embarques-tu ?

On parle beaucoup, depuis un temps, de l'économie « collaborative ». Ces nouveaux services comme UberX, Airbnb, le *couchsurfing* et autres échanges de services rendus possibles grâce aux nouvelles technologies. On vante un modèle en dehors du capitalisme traditionnel, convivial et accessible, où l'usager/consommateur serait au centre des priorités, gagnant sur tous les fronts. Et si le modèle « techno-friendly » censé bouleverser la hiérarchie salariale et les forces de l'argent ne venait finalement que renforcer celles-ci ? Petite réflexion sur une nouvelle patente qui profite peut-être plus qu'on pense aux vieilles affaires.

Ainsi donc, en vertu du nouveau règlement de la Ville pour moderniser l'industrie du taxi, les chauffeurs doivent désormais revêtir un uniforme propre style pantalon noir et chemise blanche. Ils doivent aussi sortir de leur véhicule pour ouvrir la portière à ceux qui les ont « commandés » par téléphone ou par internet. Bref, pour s'adapter à la concurrence que leur offrent les chauffeurs d'UberX, nos *taximen* doivent singer les chauffeurs de limousines sans le salaire qui va avec. Sans doute un autre miracle de l'économie « collaborative » ?

On disait que cette économie nouveau genre qui offre des services comme UberX ou Airbnb proposait une alternative communautaire et virtuelle au capitalisme traditionnel. C'est en partie vrai. En quelques clics, on trouve désormais des solutions de rechange super abordables à ce qui était autrefois des monopoles des industries du transport ou de l'hôtellerie, par exemple. C'est super, sauf que cela semble être en train de créer une catégorie de travailleurs qui pensent être leur propre patron mais qui sont en fait l'idéal-type du travailleur exploité dans le néolibéralisme. Pendant les Fêtes, on a aussi vu que la seule loi d'Uber était celle du marché. Des usagers ont payé des centaines de dollars pour des petites distances sous prétexte que le tarif augmentait par dix pour répondre à la loi de l'offre et

de la demande. Tout cela pour le compte d'une compagnie californienne qui ne paie aucun impôt ici.

Déjà que chauffeur de taxi, c'est pas le Pérou. S'ils ne peuvent se payer un permis à 200 000 \$, ils doivent le louer pour plus de 500 \$ par semaine, avant de même commencer à gagner un peu d'argent. Et voilà qu'arrive le concurrent qui est le rêve de tout patron. L'employé motivé, flexible, qui n'a aucun contrat d'embauche. Pour lequel on ne paie aucune charge sociale, à qui on ne doit rien s'il se blesse ou s'il tombe malade. Évidemment, pas question de syndicats, de revendications ou d'associations ouvrières.

Un nivellement par le bas

Oui c'est vrai, le consommateur peut en ressortir gagnant. Il paie sa course la moitié moins cher et il sera traité aux petits oignons par un chauffeur qui se sait noter sur internet, en compétition avec plein d'autres chauffeurs sur la même application virtuelle et anonyme. Les chauffeurs de taxi traditionnels ont vivement réagi à cette concurrence déloyale.

Ok. Ils ne sont pas toujours sympathiques à l'extrême. Mais quand tu dois travailler 60 heures semaine, à n'importe quelle heure, pour des clients exigeants et souvent désagréables (saouls et malades ... ouache !), ça peut se comprendre. Pour rajouter à leurs conditions pas évidentes, la Ville les force désormais à avoir un uniforme de bourgeois, à être filmés en tout temps, à accepter les cartes, à ne plus parler au téléphone et à sortir pour faire le guignol et ouvrir la portière même quand cela n'est pas pertinent.

C'est à se demander si on n'assiste pas ici à un nivellement par le bas de conditions de travail qui n'étaient déjà pas fameuses. Les innovations technologiques permettent effectivement à un quidam de devenir son « propre patron » à partir d'internet et de son cell. Mais à quel prix ? Aucune sécurité d'emploi, aucune garantie ou assurance, aucune stabilité ni plan à long terme. Et une pression à la baisse sur une catégorie de travailleurs qui tiraient déjà le diable par la queue. Est-ce vraiment cela que nous espérons de ce que plusieurs encensent comme l'économie « collaborative » ? Ce ne serait pas plutôt l'esclavage salarial 2.0 ? ■





La musique

S'il n'y avait plus de musique, ça serait la panique
On s'orienterait vers le bruit du vent
Le miaulement du chat
L'aboïement du chien
Le craquement des buissons
Le crissement de la neige sous les pas

JACQUES ÉLYZÉ
CAMELOT THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI
ET THÉÂTRE DE QUAT'SOUS

La musique
Jacques Elyzé



POÈMES DE CAMELOTS

Là-bas l'enfant

Là-bas l'enfant
A glissé sur la côte
A déchiré
Son pantalon
Il n'ose retourner
À la maison
De peur qu'on l'accuse

L'enfant là-bas
En pieds d'bas
traîne ses pieds
Et bat la chamade

Mais non
Je n'ai pas déchiré
mon pantalon
s'écrie-t-il
La côte
En est la cause
Croyez-moi !

L'enfant là-bas
En pieds d'bas
traîne ses pieds
Et bat la chamade

Là-bas l'enfant
S'assoit
Sur son malheur
Pour étouffer
Le souvenir
D'une déchirure
Étirée
Jusqu'à la pointe du cœur

Là-bas l'enfant
L'enfant là-bas
Ne grandira pas

SIU
CAMELOT MONT-ROYAL
/ BORDEAUX



L'intimidation

Je sais pas comment ça a commencé, je suis sorti du primaire
Mais le jour de la rentrée, aux effets secondaires
Sourire un peu méfiant, je ne suis pas sorti de ma peine
Ici ils sont encore plus grands et moi encore plus jeune
J'ai traversé un nuage gris avec une drôle d'odeur
Trois quatre personnes qui rient et les yeux qui changeaient de couleur
« Tu rentres pas sans avoir essayé », c'était de l'intimidation

Et au milieu de l'année est arrivée la nouvelle
La fille aux cheveux bouclés, le genre enfant modèle
Lui ont lancé l'invitation sur Facebook pour la niaiser
Lui faire une réputation et interdiction de supprimer
« Dévergondée, paraît que tu couches avec ton frère
Tu es prête à te faire payer pour te faire mettre dans le derrière »
Un jour à cause de son profil eh bien il y a eu une agression
Ça disait « la fille facile », c'était de l'intimidation

Devant moi le pauvre Simon, au bout de ses 13 ans
Pas un poil au menton, bienvenue dans la cour des grands
De l'autre côté, le fils d'ouvrier, une moustache, un vrai géant
Avait pas pris d'avoir doublé, il s'en prendrait aux innocents
Ils se sont croisés dans l'escalier, un moment de friction
« Pour toi Simon, l'heure a sonné, prépare-toi à l'humiliation »
Il l'a brassé, écrit « fuck you » sur son front
Il l'a embarrassé dans un casier, c'était de l'intimidation

Dans l'autre classe, t'as une gothique qui a perdu confiance
À cause des deux trois hypocrites qui ont pas su garder le silence
Sur ce qu'il se passait à la maison, un beau-père intoxiqué
La mère qui perd la raison, toujours en train de l'engueuler
Mais faites-les donc tous vos grimaces, dire de moi toutes vos conneries
Vous m'avez craché dans la face pour la dernière fois de ma vie
Oh Monsieur le directeur, je ne vous demande pas la permission
Je deviens décrocheur à cause de l'intimidation

ÉRIC DION
CAMELOT BOULEVARD MONK



COMBATS DE FEMMES

D'hier à aujourd'hui

Au Québec, comme partout en Occident, le dernier siècle a été marqué par de nombreuses luttes pour obtenir l'égalité entre les femmes et les hommes. Que ce soit au travail, à la maison, à l'école ou dans les institutions politiques et financières, les Québécoises ont fait bien du chemin depuis le temps où la femme mariée était considérée comme un enfant au point de vue juridique. Marches et campagnes se sont ainsi succédé pour que les femmes soient reconnues comme des êtres humains à part entière, et ce, en dépit des sarcasmes et de l'opposition farouche des plus conservateurs. Si aujourd'hui des améliorations sont à constater dans bien des domaines, de nombreux défis sociaux ne semblent cependant pas encore relevés. Dans ce dossier, nous rendons hommage aux combats menés par des femmes de convictions à travers des portraits croisés. À L'itinéraire, nous avons demandé à plusieurs femmes camelots de se livrer à vous. Leurs confidences font écho à d'autres femmes qui ont un rayonnement national et international et qui ont aujourd'hui un rôle politique, social et culturel.





Égalité entre les sexes

Des raisons de se réjouir ?

PAR ALEXANDRA GUELLIL

En vingt ans, de nombreux combats ont été gagnés au Québec par les femmes. Qu'il s'agisse du chapitre de l'éducation, de celui du travail ou encore de la vie familiale, force est de constater que les victoires sont nombreuses.

Pourtant, dans l'édition 2016 de l'*État du Québec*, Marie-Hélène Proulx, journaliste et rédactrice de l'article en lien avec l'égalité entre les sexes, constate que ces avancements ne sont pas complets. L'un des exemples, sans doute des plus significatifs, est celui de l'éducation : aujourd'hui, 32 % des filles âgées de 25 à 64 ans ont un diplôme universitaire contre seulement 17 % en 1995. Cependant, à ce pourcentage doit s'ajouter la catégorisation par sexe des hommes ou des femmes dans certains secteurs. Ainsi, selon l'auteure, certaines filles se cantonnent encore dans des secteurs stéréotypés. « Par exemple, au premier cycle universitaire, les femmes se concentrent en éducation et en santé, très peu en sciences appliquées (...) ».

Au sujet de l'égalité entre les hommes et les femmes, Marie Lavigne, chercheuse et ancienne présidente du Conseil du statut de la femme, pense qu'il s'agit d'un « cheminement assez fascinant depuis un siècle. De grandes choses ont été accomplies notamment au chapitre de l'éducation. » Par contre, sur le marché du travail, il existerait une contradiction persistante. « Les femmes ont réussi à avoir un certain nombre de mesures qui aident la vie familiale, mais, d'un autre côté, il existe un écart persistant, d'environ 30 % dans les revenus. »

Et ce, malgré l'adoption en 1996, par l'Assemblée nationale du Québec de la Loi sur l'équité salariale mettant par la même occasion en place la Commission des normes, de l'équité, de la santé et de la sécurité du travail. Une loi qui a d'ailleurs été révisée au printemps 2009, afin de « favoriser et faciliter l'atteinte et le maintien de l'équité salariale dans toutes les entreprises. »

Encore du chemin

Entre la volonté politique et la réalité, il y a parfois une marge. Un rapport de l'Institut de la statistique du Québec (ISQ), publié en mars 2015, rappelle à cet effet « qu'à compétences égales, les femmes de niveau universitaire travaillant au sein d'une entreprise

privée de plus de 200 employés sont moins bien rémunérées que leurs collègues masculins. »

Parmi l'ensemble des professions analysées par l'ISQ, un écart de 4,19 \$ séparerait, en 2013, le salaire horaire moyen des hommes (38,55 \$) et des femmes (34,36 \$), tous employés à temps plein.

Quant à la parité en politique, elle reste questionnable. Les Québécoises ont fait des avancées nombreuses depuis vingt ans : qu'il s'agisse de l'élection de Pauline Marois en tant que Première ministre du Québec en 2012, ou encore de la parité de l'actuel gouvernement de Justin Trudeau, qui compte autant d'hommes que de femmes.

Au-delà des symboles, si importants soient-ils, dans les faits, plus de 75 ans après l'obtention du droit de vote des femmes, l'Assemblée nationale à Québec n'est composée que de 27 % de femmes, tandis qu'à Ottawa, presque 100 ans après l'obtention de ce même droit, les femmes ne représentent que 26 % des élus à la Chambre des communes. « Le problème est en amont, explique Marie Lavigne. Il y a un blocage qui ne vient pas de l'électorat et les études le démontrent. Le problème réside dans la culture des partis politiques actuels. »

Auteure de *100 questions sur les femmes et la politique*, publié en 2012, Manon Tremblay rappelle à ce sujet que « les femmes ont moins l'appel de la politique parce qu'elles ne se reconnaissent pas dans cet univers conçu par et pour les hommes », précisant aussi qu'il leur manquerait deux ingrédients essentiels : le temps et l'argent. La solution à court terme, selon l'auteure, serait de rembourser une plus grande part des dépenses électorales des partis en fonction de l'effort de féminisation. « Un des gestes les plus structurants, soutient Marie Lavigne, serait de mettre en place des mécanismes qui sont de l'ordre de la parité, comme des mesures incitatives ayant des objectifs à atteindre, comme des quotas ou des objectifs clairs à atteindre. Et là-dessus, il y a aussi une question de blocage culturel : la société est mûre, les faits sont là, mais manifestement, plusieurs n'ont pas les yeux ouverts. » L'exemple le plus révélateur, vécu au Québec, a été la création d'une loi au sujet de la composition des conseils d'administration des sociétés d'État qui sont tenus de compter autant d'hommes que de femmes. ■

À gauche et à droite : Photo d'archives empruntées au site Projet 75, un organisme sans but lucratif ayant pour but de promouvoir le 75^e anniversaire du droit de vote des femmes au Québec. Au centre : Kiosque à journaux de la rue Peel, 1966. Photo Archives Ville Montréal

Inégalités hommes-femmes

Une problématique mondiale

Les rapports sociaux entre femmes et hommes se caractérisent, selon les pays, par des inégalités plus ou moins marquées, particulièrement en ce qui concerne la représentation politique et l'accès aux postes de décision, mais aussi le niveau des salaires.

Sexe-ratio

Il y a autant de femmes que d'hommes sur la planète, et ce, sachant que les naissances masculines sont un peu plus élevées dans certains pays. Précisons tout de même que les garçons et les hommes ont une espérance de vie à la naissance inférieure à celle des femmes en moyenne de 6 à 8 ans. Au début des années 1990, Amartya Sen, alors prix Nobel d'économie, estimait qu'il « *manquait plus de 100 millions de femmes et de filles dans le monde* ». Une inégalité démographique qui est due aux politiques de certains pays visant à mettre en avant le sexe masculin plutôt que le sexe féminin.

Ainsi, en Chine et en Inde, il manquerait 60 millions de femmes, 5 millions au Pakistan, 3 millions au Bangladesh ou encore 1 million en Afghanistan. Ce phénomène touche également les pays du Caucase, mais aussi ceux de l'ex-République yougoslave de Macédoine.

Droits et libertés

Il existe encore des codes de la famille qui instaurent des discriminations en ce qui concerne l'autorité parentale, le mariage, le divorce, la sexualité ou encore l'héritage. Un peu plus d'une vingtaine de pays ont des législations qui ne permettent pas aux femmes de transmettre leur nationalité à leurs enfants. D'autres pays n'ont toujours pas signé la Convention internationale de 1980 pour l'élimination de toutes les discriminations envers les femmes.

Les femmes sont toujours et encore associées à la sexualité. Au Québec, de nombreux médias ont révélé, en 2013, que l'obtention du certificat de virginité pour les jeunes filles ou que les demandes de réfections de l'hymen, étaient des pratiques réelles dans la province. Si la première est sanctionnée par le Collège des médecins, la seconde est une intervention remboursée par la RAMQ. Ces usages sont aussi en croissance en Grande-Bretagne et en France. Enfin, au Québec, des femmes qui se rendent à une clinique d'avortement sont encore aujourd'hui intimidées par des militantes pro-vies ou anti-choix.

Les droits des femmes en 8 dates

1940

24 ans après les femmes de l'ouest du pays, les Québécoises obtiennent le droit de vote, en pleine Seconde Guerre mondiale.

1945

Le gouvernement fédéral instaure une nouvelle mesure visant à aider les familles à subvenir à leurs besoins : les allocations familiales. Cette situation permet à la mère de gérer de l'argent et d'obtenir une certaine indépendance face à son conjoint.

1960

Les Québécoises font des gains substantiels dans leur lutte pour leurs droits et libertés. Elles font peu à peu leur entrée en politique et plus massivement à l'université et dans différents milieux de travail traditionnellement réservés aux hommes. C'est aussi l'année du début de la commercialisation de la pilule contraceptive.

1967

Création par le gouvernement canadien de la Commission Bird. Son mandat est d'enquêter sur la situation des femmes au pays et de leur assurer l'égalité des chances dans tous les aspects de la société.

Mariages forcés

Un peu plus de 400 millions de femmes sont mariées avant l'âge de 18 ans. Les pays les plus touchés sont situés essentiellement en Asie et en Afrique. La scolarisation et l'éducation des filles sont le principal facteur qui fait reculer les mariages précoces. Selon l'Organisation mondiale de la santé, environ 14 millions d'adolescentes deviennent mères chaque année, dont plus de 90 % dans des pays dits « en développement ».

En 2003, en France, 70 000 jeunes filles étaient potentiellement concernées par les mariages forcés. Un chiffre qui est souvent considéré comme exagéré et ciblerait les femmes étrangères. Chaque année, quatre millions de femmes sont vendues et achetées pour le mariage forcé, l'esclavage et la prostitution. Environ 40 millions de personnes sont prostituées dans le monde, en grande majorité des femmes et des enfants.

Violences physiques et morales

Selon la Déclaration des Nations unies sur l'élimination de la violence à l'égard des femmes, celle faite aux femmes désigne « tous actes de violence dirigée contre le sexe féminin, et causant ou pouvant causer aux femmes un préjudice ou des souffrances physiques, sexuelles ou psychologiques, y compris la menace de tels actes, la contrainte ou la privation arbitraire de liberté, que ce soit dans la vie publique ou la vie privée ».

Ainsi, plus de 125 femmes et fillettes sont concernées par les mutilations et violences sexuelles. Dans le monde, une femme sur trois a été violée, battue, ou victime d'une forme ou d'une autre de mauvais traitements au moins une fois dans sa vie. Dans certains pays, la violence domestique est la cause principale de la mort ou de l'atteinte à la santé des femmes entre 16 et 44 ans.

Politique et parité

Au 1^{er} janvier 2015, sur 152 chefs d'État répertoriés dans le monde, 10 étaient des femmes (Argentine, Brésil, Costa Rica, Finlande, Inde, Kirghizistan, Kosovo, Libéria, Lituanie et Suisse) et 10 étaient cheffes de gouvernement (Allemagne, Australie, Bangladesh, Croatie, Danemark, Islande, Slovaquie, Croatie, Thaïlande, Trinidad et Tobago). Les femmes détiennent moins de 20 % des portefeuilles ministériels en lien avec les affaires sociales, l'enfance et la famille, la condition féminine ou encore l'environnement.

Certains pays atteignent la parité. C'est le cas au Cap Vert, en Finlande et en Norvège où les femmes représentent 50 % ou plus du gouvernement. Au moment de mettre sous presse, on apprenait que les Émirats arabes unis avaient nommé huit nouveaux ministres, dont cinq femmes. Parmi elles, une ministre du Bonheur, une de la Tolérance et une troisième de la Jeunesse.

Marche mondiale des femmes contre la pauvreté et la violence faite aux femmes. C'est pendant la Marche *Du pain et des roses* que l'idée a germé dans l'imaginaire de militantes québécoises et de déléguées de plusieurs pays du Sud venues soutenir les Québécoises.

Des vigiles ont lieu partout au pays pour honorer la mémoire des femmes autochtones disparues ou assassinées et dénoncer l'inertie du gouvernement dans le dossier. En décembre 2015, ces voix auront été enfin entendues par Justin Trudeau, qui avait promis de tenir une commission d'enquête en campagne électorale.

2000

2014-2015

1975

Adoption de la **Charte des droits et libertés du Québec** qui interdit officiellement, pour la première fois, toute forme de discrimination fondée sur le sexe et qui pose comme principe que tout humain a droit à l'intégrité et à la liberté de sa personne. En 1981, le Code civil du Québec est modifié : les femmes peuvent désormais garder leur nom et le transmettre à leurs enfants.

2011

Entrée en vigueur de la Loi sur l'équité entre les sexes relativement à l'inscription au registre des Indiens qui permet notamment aux femmes autochtones d'obtenir leur statut d'Indienne et qui élimine les éléments discriminatoires de la loi de 1985.



Nicole Giard

La famille avant tout

Nicole Giard a 61 ans. Toute sa vie, surtout dans sa jeunesse, elle a été victime de moqueries, d'intimidation. Toujours, sa famille a été là pour l'aider, pour lui apporter tout l'amour qu'elle méritait. Aujourd'hui, c'est une femme épanouie qui vend fièrement *L'itinéraire* depuis 2010..

« Les gars se moquaient de moi »

J'ai manqué d'oxygène à ma naissance et j'ai développé des problèmes de diction et de coordination.

Quand j'étais jeune, je n'avais pas beaucoup d'amis. Je n'étais pas à l'aise de parler parce que j'avais de la difficulté à m'exprimer. J'avais les yeux croches. Les gars se moquaient de moi. À partir de là, je n'ai pas vraiment aimé les hommes.

Quand j'avais 13 ou 14 ans, l'une des filles de ma classe m'a jetée dans le fleuve en bas du pont. Même ma professeure m'écœurerait : elle disait à mon père que je couchais avec des garçons durant l'heure du dîner. Ce n'était pas vrai du tout, et ça me faisait beaucoup de peine.

Je ne m'aimais pas à l'époque. Je ne me sentais pas du tout bien dans ma peau. Pas nécessairement parce que j'étais une fille, mais parce que j'étais une fille qui avait de la difficulté à s'exprimer. Les gens se moquaient de moi à cause de ça.

Une chance que mes sœurs étaient là. J'étais souvent avec elles. Elles me consolait, m'acceptaient et m'aimaient comme j'étais.

J'aurais aimé être un garçon dans ce temps-là, j'aurais été capable de me défendre. Mais je déteste blesser les autres. Pourquoi est-ce que je ne peux pas blesser les autres alors que les autres m'ont tant blessée ?

J'aurais aimé être un garçon dans ce temps-là, j'aurais été capable de me défendre.

CAMELOT MÉTRO LONGUEUIL

« C'était toujours les hommes qui décidaient »

J'ai eu des relations « amicales » avec des hommes qui buvaient. À un moment donné, je les ai sacrés là. Je n'aimais pas ça. J'ai eu des mauvaises expériences, je sentais que les hommes étaient là seulement pour le sexe. Bang-bang, c'est fini.

J'aurais aimé que ce soit mieux que ça, de l'amour qui dure. L'homme qui ne pense pas juste au sexe. Ce n'était pas l'amour fou, ça c'est sûr !

Je n'ai pas été chanceuse avec les hommes dans la vie. Ils abusaient toujours de moi. C'était toujours eux qui décidaient. J'aurais aimé que ça se passe autrement, que je puisse décider un peu.

« Difficile de vivre sans ses proches »

C'est triste pour les gens qui doivent quitter leur communauté. C'est difficile vivre sans ses proches.

Ma mère est décédée en 1996, mon père, en 2011. Ça n'a vraiment pas été facile après le décès de mon père. J'ai pensé ne plus être capable de vivre. J'avais habité chez mes parents jusqu'à leur mort. Je restais encore dans la maison familiale, je n'avais jamais voulu déménager.

Je voyais tous les souvenirs de famille : les photos, les cadres... Je me sentais en sécurité à l'intérieur de tout ça.

Je ne savais plus comment faire, j'étais tellement habituée à vivre avec ma famille. Je me rappelle l'enterrement de mon père. Je suis revenue seule à la maison et je ressentais beaucoup la solitude.

Le soir, je regardais la télévision, mais je me sentais toute seule. À un moment donné, ça devenait difficile. Je n'ai jamais été capable de rester deux jours dans la maison. Sinon, je vire folle !

Mes sœurs m'ont beaucoup aidée. Elles m'ont fait comprendre que ça prenait environ un an environ pour que le deuil se termine, et que j'avais besoin d'une présence, de quelqu'un avec moi. J'ai donc un coloc depuis le décès de mon père et ça m'a beaucoup aidé. On se parle, on écoute la télévision ensemble.

Et puis vendre *L'itinéraire* me permet de rencontrer des gens. C'est une très bonne solution à la solitude ! ■



Alanis Obomsawin

La force de l'écoute

PAR ALEXANDRA GUELLIL

Alanis Obomsawin est reconnue internationalement pour son travail sur l'histoire des peuples autochtones. *Kanehsatake : 270 ans de résistance* est de loin son documentaire le plus connu, portant sur la crise d'Oka de 1990. Avec 50 films à son actif et 46 ans de travaux pour l'Office national du film (ONF), la réalisatrice et productrice se confie.

On vous connaît grâce à vos films qui révèlent à la fois la vie dans les réserves et l'histoire des peuples autochtones. Pourquoi ce choix de carrière ?

Vous savez, j'ai 83 ans. Et, j'ai été témoin de nombreuses injustices à travers les années. Ce qui m'a le plus dérangée dans mon enfance, c'était la façon dont on enseignait l'histoire du Canada dans les écoles. Dans cet enseignement, il y avait beaucoup de haine envers nos peuples. Comme je connaissais bien mon histoire, que je chantais, j'ai d'abord pris le temps de la raconter dans les écoles et ensuite dans les prisons. Petit à petit, en 1965, j'ai fait une campagne pour bâtir une piscine dans mon village et un reportage a été diffusé sur CBC à ce sujet. C'est comme cela que l'Office m'a invitée à venir pour un contrat de consultante avant que je finisse par réaliser et produire des films.

Vous semblez très attachée à l'importance d'éduquer...

C'est ce qui me semble primordial. Éduquer, faire connaître les droits, les cultures, les traditions et les langues, c'est ma motivation ! Voilà pourquoi tous ces documentaires enseignent la voix des différents peuples. À chaque fois que je commence un nouveau projet, je trouve cela très passionnant. C'est toujours une nouvelle histoire, il s'agit de comprendre et d'entendre la façon dont une femme, un homme ou des enfants vivent une situation politique ou sociale à travers le pays. En ce sens, j'ai toujours senti que j'avais beaucoup de responsabilités, et surtout pour les enfants. C'est mon devoir de faire tout ce que je peux pour influencer les changements sociaux ou politiques.

Quelle est l'importance de la communauté et de la famille dans votre parcours ?

Je suis née aux États-Unis en territoire abénaquis et j'ai été élevée dans la réserve d'Odanak. Enfant, chaque adulte se sentait responsable de nous. L'atmosphère était très différente, cela n'a rien à voir avec ce que l'on voit aujourd'hui. Nous faisons réellement partie d'une communauté, nous étions protégés. Quant au patrimoine familial, je crois qu'il est très important, c'est grâce à lui que l'on grandit en santé ou pas. La famille a toujours été quelque chose de sacré. C'est pourquoi l'une des premières choses que j'ai transmises à ma fille, c'est l'importance de sa présence à mes côtés.

En partant de la réserve, qu'est-ce qui vous a marquée ?

C'est en partant de la réserve que j'ai compris pour la première fois que j'étais considérée par les autres comme étant « pauvre ». À l'époque, je ne connaissais pas ce sentiment. J'ai compris que la pauvreté dépendait de l'endroit où l'on a vécu et de ce qu'il y avait autour de nous. Vous savez, à l'époque, nous étions considérés comme les sauvages de la place. La seule pensée que l'on avait était de parvenir à se défendre toute la journée.

Qu'il s'agisse des suicides des jeunes ou de la disparition des femmes, les communautés sont éprouvées depuis des années. Êtes-vous optimiste quant à l'avenir ?

Certaines choses s'aggravent et d'un autre côté, il y a un mouvement extraordinaire de la jeunesse. Ils se reconnaissent dans leurs cultures et réalisent ce qu'ils sont et d'où ils viennent. Ils se tournent vers les discours qui reviennent à nos racines. C'est très sain. Dans les années soixante, quand un Indien sortait d'une réserve pour aller à l'Université, on ne cessait d'en parler. Cela n'a été permis qu'à partir de 1952, date de modification du Indian Act. Avec la reconnaissance que nous étions des citoyens dans notre propre pays, tout a changé, surtout au niveau éducationnel. Aujourd'hui, nous avons des juges, des docteurs, des infirmières, des postes de télévision et de radio, etc. Il y a beaucoup de progrès. Au moment où je vous parle, plus de 400 000 Indiens et Inuits sont à l'université et font de grandes études. Et ça, c'est merveilleusement encourageant !

Quelle différence faites-vous entre votre façon de percevoir le monde à vingt ans et maintenant ?

J'ai tellement appris et plus on apprend, plus on se rend compte qu'on ne sait rien, c'est incroyable ! C'est très passionnant aussi, je ne me fatigue jamais d'écouter les personnes que je rencontre et surtout les personnes âgées. Beaucoup de discours tournent autour de la protection des enfants. Il y a quelques années, il n'y avait aucun respect envers nos langues et nos cultures. Seules quelques personnes étaient les gardiens de cette tradition. Ce n'est qu'en 1960 que nous avons eu la citoyenneté canadienne dans notre pays et le droit de vote dans certaines provinces. En 1969, le Québec a été la dernière province à donner le droit de vote aux autochtones sur des réserves. Aujourd'hui, on en parle de ces inégalités et les langues commencent à se délier. Être capable de raconter ces histoires, de mieux les comprendre et de se reconnaître comme on est, que l'on soit femme ou homme. Au point où j'en suis aujourd'hui, je dois vous dire que je suis heureuse. Je me sens bien dans ma peau, j'adore ce que je fais et je travaille très fort, presque sept jours par semaine. Ce qui m'encourage à continuer, c'est de voir ce que les autres font pour changer les choses. ■



*J'étais la seule
fille de ma
classe pour une
vingtaine de gars.*

CAMELOT MÉTRO JOLICOEUR

Jo-An Blanchet-Girard

Une fille au milieu des garçons

À l'école déjà, Jo-An voulait tout faire comme les garçons, mais n'a jamais réussi à s'intégrer parmi eux. Puis quand elle a suivi des cours d'électromécanique, seule fille dans une classe de garçons, elle a encore été rejetée. Aujourd'hui camelot de L'itinéraire, la jeune femme de 24 ans constate que la société a encore des progrès à faire dans l'égalité hommes-femmes.

« Plus jeune, j'aurais préféré être un garçon »

Je dois admettre que plus jeune, j'aurais préféré être un garçon. Je voulais m'intégrer dans des activités réservées aux gars, mais je suis une fille, et les garçons préféraient rester entre eux. Moi j'aimais lancer des choses, faire des épreuves de force, des trucs de gars. Le problème c'est que quand je faisais ce genre de choses, les garçons avaient tendance à penser que c'était parce que j'étais intéressée par eux alors que pas du tout. Moi ce que je voulais, c'était simplement jouer avec eux.

Par exemple, quand j'avais 16 ans, j'étais une des seules filles à faire du judo à l'école. Mais pour faire du judo, il faut être deux, et le problème, c'est qu'aucun garçon ne voulait m'affronter. J'ai plusieurs hypothèses sur la question : la première c'est qu'ils avaient peur de perdre face à une fille. Imaginez le drame et surtout l'humiliation ! La seconde, c'est que les garçons pensent que les filles sont trop faibles pour se battre contre eux. À l'époque je me suis sentie rejetée et j'ai arrêté le judo.

« Des propositions répétées... »

J'ai encore été handicapée par mon statut de femme quand j'ai commencé des études d'électromécanique. Là ce n'est pas compliqué, j'étais la seule fille de ma classe pour une vingtaine de gars. Au début, je me suis bien intégrée au groupe mais rapidement certains de mes collègues de classe voulaient être plus que des amis. Ça commençait même à devenir du harcèlement sexuel : des propositions répétées et des insultes devant mes refus. J'étais traitée de lesbienne (une insulte dans leur bouche), d'agace-pissette et j'en passe... J'étais désespérée et je me suis dit que j'aurais bien du mal à m'intégrer dans un milieu masculin. Tout ça m'a blessée et je finissais par ne plus avoir le goût de partir en cours retrouver ceux qui me harcelaient.

Aujourd'hui je suis des cours à l'école des adultes. Là-bas ma classe est mixte, moitié filles, moitié garçons. On a exactement la même éducation. Chacun fait ses affaires et même si un garçon vient saluer une fille, ce n'est pas forcément dans le but de la cruiser.

« Il reste du travail à faire »

J'ai quand même plus de chance que ma mère et ma grand-mère. Les femmes étaient vouées à un certain type de jobs : infirmière, secrétaire, réceptionniste... Elles avaient des mauvais salaires et si elles voulaient faire des métiers d'homme, c'était très mal vu. Ou alors c'était des femmes au foyer, qui étaient soumises à leur mari. Il y avait quelques femmes qui se rebellaient mais ça a mis du temps à changer.

Je trouve que la situation des femmes au Québec en général s'est améliorée ces dernières années, sur la question des droits et donc de l'éducation. Mais il reste du travail à faire. Les mentalités évoluent doucement et souvent, une femme qui exerce un métier perçu comme « masculin » aura de la misère à s'insérer dans le milieu. J'ai par exemple rencontré une femme mécanicienne qui n'avait pas réussi à trouver de poste simplement parce que c'était une femme. Une autre amie bouchère a vécu exactement la même chose. Et quand une femme parvient à trouver un emploi, elle est souvent moins bien payée qu'un homme pour le même poste. ■



Michaëlle Jean

Le courage au quotidien

PAR ALEXANDRA GUELLIL

Michaëlle Jean est la première femme nommée au poste de Secrétaire générale de la Francophonie. Anciennement animatrice de télévision et journaliste, mais aussi Gouverneure générale du Canada, elle revient sur son parcours, ses croyances et ses combats.

Vous êtes à la fois originaire du Nord et du Sud. Comment parvenez-vous à vous placer au quotidien dans vos fonctions ?

L'idée n'est pas de tirer une ligne entre ma part du Sud et celle du Nord. J'ai un parcours qui ressemble à beaucoup d'autres individus qui ont dû quitter un pays et se reconstruire ailleurs. Chaque jour, je mesure ce qu'il me reste de ces deux parts qui définissent entièrement ce que je suis. Ma vie a été complètement orientée par cette expérience. Aujourd'hui, dans la responsabilité qui est la mienne comme Secrétaire générale de la Francophonie, j'ai à composer et à utiliser cette double sensibilité. Cela me permet de connaître et de bien entendre les forces et les défis du Sud et de regarder aussi le Nord sous ce même prisme.

Peut-on dire que vous êtes une femme *poto mitan, comme on dit en Haïti ?**

Je pense que les femmes sont des *poto mitans*, au sens où ce sont des assises solides dans les sociétés. Rien n'est possible sans elles, sans la pleine reconnaissance de ce qu'elles ont à offrir. Dès lors que l'on ne les implique pas, on se retrouve en situation de déficit de perspectives, d'idées et de possibilités. Et je dirais la même chose pour les jeunes. On ne peut rien accomplir, qui soit durable, pérenne et solide sans eux. L'important, c'est de toujours pouvoir investir dans ces forces vives. Quand on dit *fanm se pote mitan* en Haïti, c'est pour dire que les femmes sont la poutre maîtresse de l'édifice. C'est une image très puissante quand on pense à un projet de société.

Et pourtant, quand on regarde les statistiques liées à la pauvreté ou à l'itinérance, les femmes et les jeunes sont souvent très nombreux. Y croyez-vous encore ?

Cette réalité est un drame. Si je cessais d'y croire, je tomberais dans un sentiment de totale impuissance, ce qui n'est pas souhaitable ! Être pleinement citoyen, c'est agir. C'est toujours se dire que face à un défi, il faut se ressaisir, qu'il faut regarder frontalement ce qui revêt de tout ce qui est à notre disposition pour agir sur ces défis et bâtir des solutions adaptées à ces problématiques qui nous accablent. Si vous me parlez de ma part du Sud, de ce dont j'ai hérité, c'est que dans un pays comme Haïti, de toutes les misères, la première chose que l'on apprend, c'est que l'on ne peut jamais baisser les bras. On peut avoir toutes les raisons du monde d'être pessimiste à la tombée du

jour, mais dès l'aurore, il faut retrouver toute sa force. Et c'est aussi cela naître femme ! Il faut nourrir nos volontés d'agir et notre détermination pour une cause qui concerne l'intérêt général.

Vous avez été la première femme noire employée dans une salle de nouvelles, la troisième femme Gouverneure générale du Canada et actuellement vous êtes la première femme à l'Organisation internationale de la Francophonie. Qu'est-ce que tout cela représente pour vous ?

Il s'agit d'une occasion d'ouvrir la voie pour d'autres. C'est-à-dire que quand on occupe une position qui nous permet de réaliser des choses, nous avons du pouvoir, c'est-à-dire la capacité de faire bouger les lignes. Je ne peux pas concevoir agir pour un simple et unique succès individuel. Pour moi, devenir journaliste à la télévision, c'était un acte de militantisme. Il fallait que je fasse quelque chose de ma simple présence là-bas et le journalisme était une profession qui me le permettait, en rendant compte aux citoyens de faits et de réalités. Même chose quand j'ai accepté la fonction de Gouverneure générale du Canada, puisque je portais certaines valeurs et actions du pays. Et aujourd'hui, comme Secrétaire générale de la francophonie, c'est un peu pareil. C'est toujours l'intérêt général qui compte.

Où trouvez-vous votre force quotidienne pour relever vos défis ?

Je trouve de la force autant de lectures que dans des paroles de femmes rencontrées, à l'écoute d'un enfant comme aux nombreux projets inspirants qui naissent. C'est par exemple, comme on a pu le voir au Burkina Faso, tous ces jeunes qui n'ont pas voulu que l'on confisque leurs institutions et qui sont descendus dans les rues avec beaucoup de courage. Un courage que l'on retrouve chez beaucoup de citoyens qui défendent leurs valeurs activement. C'est une énergie extraordinaire qui est un moteur puissant pour faire avancer l'humanité. L'idée n'est pas de lancer un nom d'auteur célèbre, mais plus de parler de ce courage au quotidien. C'est tout cela qui me renverse ! Et dans une position comme la mienne, ce qu'il faut, c'est à tout prix donner du relief à toutes ces formes de courage. L'inspiration c'est cela... ■

Du 3 au 23 mars 2016 se tiendra partout au pays la 18^e édition des Rendez-vous de la Francophonie (RVF). Cette année, la thématique est en lien avec la francophonie en 3D : *Diversité, Dualité, Dynamisme*. À cette occasion, événements, rencontres et activités diverses seront proposés pour célébrer les différences et les ressemblances.

Informations : www.rvf.ca

* Expression créole désignant la femme comme le pilier central d'une structure, d'un foyer. Elle permet ainsi d'atteindre l'équilibre.



PHOTO : ARIANNE CLEMENT

Réal, ce n'est pas juste un mari. C'est mon ami, c'est mon collègue de travail, c'est un compagnon. C'est tout.

CAMELOT MÉTROS IBERVILLE ET JARRY

Gisèle Nadeau

Le féminisme dans l'âme, son mari dans le cœur

Gisèle Nadeau a 66 ans. Comme son mari Réal, elle a vécu toute sa vie dans la pauvreté. Ils vendent *L'itinéraire* depuis 2011, se soutiennent dans leur travail, partagent tout. Les bonheurs de la vie comme les difficultés.

« En campagne, les femmes s'occupaient de tout »

J'ai grandi en Gaspésie, dans le comté de Matapédia. Nous vivions en campagne, dans des terres à bois très éloignées de la ville. Je viens d'une famille de neuf enfants, qui vivait dans une extrême misère. Mon père était draveur, ou bûcheron quand il n'y avait pas de drave à faire. On ne le voyait que deux fois par année. À l'époque en campagne, les femmes des cultivateurs s'occupaient de tout. L'homme était officiellement responsable, mais c'était souvent sa femme qui devait tout faire.

Heureusement ma mère était très débrouillarde. Elle trouvait toujours le moyen d'obtenir des dons de vêtements. Elle nous faisait des plats avec rien du tout. Elle nous préparait des desserts avec du pain qu'elle boulangeait, de la graisse, de la cassonade et de la m'lasse, elle faisait chauffer ça sur le poêle et on aimait ça.

« Les garçons étaient toujours avantagés par rapport aux filles »

Ma mère n'aimait pas que je joue avec mon frère aîné, elle disait que les garçons devaient jouer avec les garçons et les filles avec les filles. Je m'apercevais que mes parents aimaient mieux mes frères. Ils auraient préféré avoir d'autres garçons pour travailler sur la ferme.

Les garçons étaient toujours avantagés par rapport aux filles. Les places à l'école étaient limitées. C'était une école mixte mais on commençait par placer les garçons et si les classes étaient pleines,

les filles devaient trouver de la place ailleurs. Dans ce temps-là, c'était moins important d'envoyer les filles à l'école. On préférait les garder pour aider les parents. Ça marchait comme ça.

Ma mère m'a envoyée à l'école loin de chez nous, dans le Bas-du-Fleuve. J'ai dû habiter chez mon oncle et ma tante pendant tout mon secondaire. J'aimais mieux vivre chez eux, je n'étais pas faite pour la campagne et j'avais toujours rêvé de m'établir dans une grosse ville.

Je suis arrivée à Montréal avec Réal en 1980, à 30 ans. C'était plus facile de trouver du travail en ville. Je travaillais comme femme de ménage dans un magasin de meubles usagés. Mon patron avait remarqué que je travaillais bien, que j'avais de l'entraînement physique. J'étais habituée à travailler sur la terre depuis que j'étais enfant, donc ce n'était pas un problème pour moi de faire des travaux durs. S'il manquait un homme, j'étais demandée pour déplacer les meubles et les charger dans le camion. Savez-vous, je préférais faire ça que le ménage.

« Traverser les difficultés à deux »

À un moment donné, je ne travaillais plus que trois jours semaine et ce n'était pas assez pour nos dépenses et payer nos dettes. Je ne voulais pas attendre que le téléphone sonne pour des contrats. Réal avait perdu son travail et était sur l'assurance-chômage. Il ne voulait pas que j'aille quêter, mais à moment donné, on n'a pas eu le choix, on ne pouvait pas continuer à vivre comme ça. Je n'aimais pas quêter. La première fois, j'ai pleuré à chaudes larmes. Mais je ne voulais pas vivre aux dépens de mon mari ou aux dépens de la société, j'ai travaillé toute ma vie et je voulais rencontrer mes responsabilités. Être homme ou femme, ça n'a pas d'importance, je ne veux pas vivre au crochet de quelqu'un. Pour moi, c'est ça être féministe. Être juste, avoir les mêmes droits et les mêmes devoirs.

Un jour, une jeune femme qui travaillait à *L'itinéraire* m'a parlé du magazine. J'ai pu commencer à travailler comme camelot tout de suite, puis Réal m'a rejointe. Le soir, on se parle de notre journée de travail, on s'encourage mutuellement. Nous sommes compagnon et compagne de vie, nous fonctionnons à rapport égal. Je ne me suis jamais sentie inférieure et mon mari ne s'est jamais senti supérieur. On prend la meilleure idée des deux, qu'elle vienne de moi ou de lui. Quand on vit dans la pauvreté, c'est réconfortant de traverser les difficultés à deux. On peut se soutenir, communiquer et trouver des solutions ensemble. ■

Ensaf Haïdar

Y croire pour cinq

PAR ALEXANDRA GUEILLIL | INTERPRÉTÉ DE L'ARABE AU FRANÇAIS PAR MIREILLE ELCHACAR

Ensaf Haïdar est réfugiée au Québec avec ses trois enfants. Son mari, Raïf Badawi est un écrivain et blogueur saoudien accusé d'apostasie et d'insulte à l'islam. Il est emprisonné depuis juin 2012 en Arabie Saoudite, condamné à 1 000 coups de fouet et 10 années de prison. Quand elle parle de son combat pour sa libération, c'est avant tout avec amour et inquiétude.

Quelles sont les nouvelles que vous avez de Raïf Badawi ?

Je n'ai que très peu de nouvelles. Avant les Fêtes, il a été changé de prison. Il avait l'impression d'être dans l'attente de la révision de son dossier. On lui disait que son dossier était devant la Cour suprême et que l'on attendait une révision. Il ne s'attendait pas à être changé de prison parce qu'il a encore espoir que son cas soit révisé. Depuis ce temps-là, je n'ai pas d'autres nouvelles.

Que reprenez-vous de la dernière discussion que vous avez pu avoir avec lui ?

Dans cette nouvelle prison, le téléphone public est accessible pour les prisonniers, mais les contacts se font très rares. La dernière fois que je l'ai eu au téléphone, c'était il y a deux jours. Il était vraiment désespéré parce qu'il ne voit pas l'issue de l'ensemble des campagnes. Je comprends qu'il n'a plus d'espoir parce qu'il est dans des conditions difficiles. Raïf est seul et loin, je comprends qu'il ne veuille plus voir ce genre d'initiatives, il veut des résultats.

Qu'est-ce qui vous donne la force au quotidien ?

C'est l'ampleur de la campagne pour lui. Le monde entier est derrière Raïf, on parle beaucoup de son cas. Des vigiles sont toujours organisées, cela montre que l'on ne l'oublie pas et que l'on continue d'agir pour lui. Que ce soit à Sherbrooke, à Vienne ou dans d'autres pays, c'est cette mobilisation qui m'encourage au quotidien. Ces gestes sont importants et comptent énormément, il ne faut pas cesser et continuer à en parler.

Vous sentez-vous soutenue ici dans votre combat ?

Je fais vraiment la distinction entre les décisions politiques et les manifestations d'amitié du peuple. Au niveau politique, j'espère sincèrement que Justin Trudeau fera tout ce qui est possible. Quant au peuple, je le remercie du fond du cœur pour son soutien et toutes les actions menées. Je me sens aujourd'hui Canadienne grâce à ces gestes d'affection.

Vous souvenez-vous de votre ressenti à votre arrivée au Québec ?

C'est certain qu'au début, j'avais des craintes de vivre dans un pays qui ne ressemble pas du tout au mien. Je ne parlais pas français. Finalement, quand je suis arrivée, je me suis rendu compte que tout le monde était chaleureux. J'ai donc appris le français.

Quelle est la principale différence que vous faites entre le Québec et l'Arabie Saoudite au sujet de la mobilisation pour Raïf ?

J'ai senti qu'avec la mobilisation autour de mon mari, dans les pays arabes, probablement en raison du peu de liberté, les gens ne se sont pas rassemblés et n'ont pas osé élever la voix. Ici, des gens qui ne me connaissaient pas sont venus me témoigner du soutien avec la volonté de se rassembler pour la cause. Certaines voix s'élèvent, mais elles restent malheureusement isolées.

On dit que derrière tout grand homme se cache une grande femme. Votre courage a d'ailleurs été salué en 2015 en vous nommant parmi les personnalités qui œuvrent pour le respect de la Charte des droits et libertés. Que pensez-vous ?

Ce proverbe peut aussi être inversé. Derrière chaque femme, il y a un homme important. Quand un mari et une femme sont ensemble, ils se complètent et se donnent de la force l'un et l'autre. S'il manque une des deux parties, c'est comme un handicap. C'est un tout qui est plus fort ensemble. Même si c'est vrai que je suis venue ici avec trois enfants, tout le mérite revient à Raïf qui m'a fait prendre conscience de mes droits et de tout ce que j'étais capable de faire seule. Chaque jour, je me dis qu'il est certain qu'il sortira de prison, parce que je suis persuadée qu'il n'a rien fait pour mériter ce qui lui arrive. Quand Raïf sortira de prison, ce sera lui qui continuera ce combat pour la liberté, et moi, je prendrai des vacances ! (rires) ■



À surveiller, un livre co-écrit avec Ensaf Haïdar et traduit de l'allemand, qui paraîtra au Québec dans le courant du mois de mars.
Le titre : *Raïf Badawi, l'amour de ma vie.*



Quand on en arrive à avoir peur de son propre compagnon, on ne sait plus où s'accrocher, on ne sait plus à qui faire confiance.

CAMELOT GARE CENTRALE

Avant, je disais ce que les hommes voulaient entendre. Mais j'ai subi trop de mal, et petit à petit je perdais mon identité de femme. Pour revivre et me sentir bien, je me suis accrochée à mes convictions. J'ai décidé de me faire confiance à moi-même avant de faire confiance aux autres.

« Encore beaucoup trop d'idées préconçues »

On a presque tous déjà vécu une situation où on s'est senti au cœur d'une injustice flagrante. Vous l'avez sûrement déjà entendue de la bouche des hommes, cette phrase : « *Ah, vous autres les femmes, vous avez des avantages qu'on n'a pas ! En tout cas, moi si j'étais une femme, je serais une vraie ...* ». Encore beaucoup trop d'idées préconçues comme celles-ci restent gravées dans l'esprit des hommes. Et ceux-ci profitent encore trop souvent de la vulnérabilité de certaines femmes, là où elles devraient être entourées de gens sincères.

Plusieurs fois dans ma vie, j'ai dû faire face à du harcèlement sexuel au travail, où il a fallu que je quitte mon emploi parce que même mon patron, bien que conscient de la situation, prenait parti pour mes agresseurs. Heureusement, tous ne sont pas comme ça. Merci à ceux qui se démarquent de la masse et qui nous aident à nous accomplir en tant que femmes.

« Profiter de cette journée »

Je voudrais profiter de cette Journée internationale de la femme pour prendre le temps de se rappeler de celles qui ont changé notre vie. Celles qui occupent une grande importance dans notre cœur. Celles qui nous protègent ou prennent soin de nous. Celles qui ont su nous partager des bouts de leur vie et qui nous ont aidées à voir les choses différemment. Merci à celles qui ont su se servir de leur personnalité publique pour passer des messages qui ont su petit à petit faire la différence au Québec : Jeannette Bertrand, Lise Payette, Céline Dion, Diane Dufresne pour ne nommer que celles-ci, mais combien d'autres nous sont précieuses.

« Même s'exprimer était défendu pour une femme »

Depuis 1940 et l'instauration du droit de vote pour les femmes, je me rends compte que notre société a vécu des changements importants. Pour moi qui ai vu tant d'injustices, c'est quelque chose de penser que j'aurais pu vivre à cette époque, où même s'exprimer était défendu pour une femme. Certes il y a eu des progrès, plus de 130 femmes ont été élues députées au Parlement de Québec depuis 1961. C'est un début mais ce n'est pas assez, et les inégalités sont encore omniprésentes. Récemment, je me suis tapée le genou quand j'ai entendu à une émission que les femmes au sein d'un parti politique sont toujours moins bien payées que les hommes, même ici au Canada, dans mon Québec, en 2016. ■

Tania Croisetière-Langevin

Devenir une femme... par la force des choses

Devenue mère de famille à 15 ans, Tania se présentait alors comme une femme forte et sûre d'elle. Mais de mauvaises fréquentations l'ont fragilisée et l'ont contrainte à se reconstruire peu à peu. À 34 ans, la camelot fait preuve d'une grande détermination dans la vie et s'élève face aux injustices, notamment celles touchant les femmes.

« On ne rattrape pas le temps perdu »

1981, année où je suis née. Celle qui deviendra une femme a pour l'instant aucune espèce d'idée de ce que peuvent être les inégalités entre hommes et femmes et s'en soucie peu, d'ailleurs. Au fur et à mesure que les années s'enchainent, l'innocence prend le bord et la devenue femme n'en revient pas à quel point ces inégalités sont encore bien présentes et réelles. J'aimerais mieux ne pas y croire, mais les expériences de la vie nous rattrapent et nous confrontent un jour où l'autre à la réalité.

A 15 ans, j'étais mère de famille, j'étais solide, j'avais confiance en moi, personne ne me marchait sur les pieds. Mais une mauvaise relation dans laquelle j'étais complètement dominée et constamment rabaissée, additionné à des problèmes familiaux, m'a fait perdre tous mes repères. Quand on en arrive à avoir peur de son propre compagnon, on ne sait plus où s'accrocher, on ne sait plus à qui faire confiance.

Avec les coups durs, j'ai perdu mes forces, et j'ai mis du temps à pouvoir m'épanouir à nouveau. On dit que ce qui ne nous tue pas nous rend plus fort... Vraiment ? Non, on ne ressort pas forcément plus fort d'une mauvaise expérience de vie. On se reconstruit mais on ne rattrape pas complètement le temps perdu.

Martine Desjardins

Engagements et don de soi

PAR ALEXANDRA GUELLIL

Martine Desjardins a été l'une des leaders de la plus importante mobilisation étudiante de l'histoire. Aujourd'hui, présidente du Mouvement national des Québécoises et Québécois (MNQ), chroniqueuse au *Journal de Montréal* et conseillère en gestion de crise, Martine Desjardins se livre sur ses luttes quotidiennes et ses motivations.

Au moment du Printemps érable, on découvrait une femme de convictions. Était-ce réellement le début de votre engagement politique et social ?

À l'époque, j'étais étudiante au doctorat en éducation. J'étais donc concernée de près par les luttes étudiantes au Québec. J'ai mis entre parenthèses mes études pour me consacrer à cette lutte parce qu'il s'agissait de se battre pour l'accessibilité aux études supérieures. Pour moi, c'était d'une question de droits qui me touchait à la fois de façon personnelle, mais aussi collective. Par la suite, j'ai arrêté mes études et j'ai fait le choix de continuer à défendre mes idées pour une société plus juste.

Pourquoi ?

Je crois qu'il s'agit d'un don de soi lorsque l'on fait du militantisme. Oui, on peut y trouver notre compte, mais parfois, la cause est bien plus grande que nous. Et je ne pouvais pas partir comme cela, je devais finir ce que j'avais commencé. Surtout qu'à ce moment-là, les manifestations étaient plus nombreuses et que cela dégénérait. Je pensais sincèrement que l'on était à deux doigts de perdre...

À cette époque, vous avez reçu de nombreuses critiques. Avez-vous senti qu'elles étaient parfois fondées sur le fait que vous étiez une femme ?

Oui ! J'ai parfois été critiquée et ces critiques venaient aussi de certains groupes de femmes. Au niveau médiatique, certains jugeaient que je n'étais pas bien maquillée ou trop fatiguée pour faire mon travail. Être une femme et en poste décisionnel n'a pas toujours été si simple que cela. Mais à l'interne, je n'ai jamais senti avoir été traitée différemment. Ce sont des critiques qui viennent plus de l'externe.

Pourtant, l'histoire du Québec le prouve, il existe de nombreuses femmes qui ont eu du poids en politique et dans la société...

Je crois qu'il s'agit d'une question d'habitude et de réseau. On accorde parfois plus de crédibilité à un homme dans un poste décisionnel qu'à une femme, pourtant à compétences égales. On oublie souvent que les femmes ont pris part à de nombreux combats sociaux. Pourtant, même à l'Assemblée nationale à Québec, aucune salle ne porte le nom d'une femme. L'image du

leader est souvent masculine. Dans notre culture et notre éducation, on dit encore aux jeunes filles et femmes de ne pas trop déranger, de rester calmes et d'être consensuelles. Comme si une femme ne pouvait pas être décisionnelle. On oublie souvent que de nombreuses femmes ont marqué nos générations par différents combats. Le contexte de liberté dans lequel on vit, on le doit à ces femmes-là...

Est-ce l'une des raisons pour lesquelles vous vous reconnaissez en tant que féministe ?

Oui. Pour moi, le féminisme est un combat social ayant pour objectif de prouver que les hommes et les femmes sont égaux. Et ce, tant au niveau social, politique qu'économique. Pour moi, c'est un combat sur plusieurs aspects, c'est d'ailleurs la raison de mon engagement pour le prochain Sommet des femmes des 3 et 4 mars prochains. Par exemple, sur la question des droits des femmes, j'ai l'impression que l'on fait du surplace. En 2016, des droits comme l'avortement ou l'équité salariale sont encore remis sur le devant de la scène politique.

Si vous aviez à décrire un combat et des valeurs qui vous tiennent le plus à cœur, quel seraient-ils ?

Je pense que ce serait la question de la reconnaissance des droits des femmes. Il y a des matins, où je me réveille avec la rage au ventre parce que des femmes ne sont pas reconnues par la société parce qu'elles sont femmes. Ce qui me motive chaque matin, c'est de me battre pour ce droit d'exister, que ce soit en politique, dans nos finances ou autres. Des combats à mener, nous en avons tous les jours. Parmi ceux qui me tiennent le plus à cœur, c'est tout ce qui touche à la solidarité, la liberté d'expression, mais aussi l'éducation. ■

Le Sommet des femmes aura lieu les 3 et 4 mars au Palais des congrès à Montréal. C'est l'occasion pour des centaines de femmes et d'hommes de se rassembler pour venir discuter du pouvoir de l'égalité homme femme sous trois grands thèmes : le pouvoir social, le pouvoir économique et le pouvoir politique.

Informations : www.projet75.com



HISTOIRE

PAR QU'ALAIN COMMU'NOS-TERRES
CAMELOT-RÉDACTEUR ÉPICERIE MÉTRO
SAINT-JOSEPH / 16^e AVENUE

Ces Montréalaises qui ont marqué l'Histoire

Ces passionnées de la vie se sont dévouées corps et âme pour leurs convictions. Elles nous ont partagé avec générosité la flamme qui les habitait, cet amour qui ose agir au quotidien et transformer leurs visions en réalités.



PHOTO: WIKIPEDIA / CREATIVE COMMONS

Jeanne Mance (1606-1673)

Née à Langres, en France, elle a été la première infirmière laïque à venir s'installer en Nouvelle-France. Elle est considérée comme cofondatrice de Montréal, où elle a créé puis dirigé l'Hôtel-Dieu jusqu'à sa mort. Elle a mobilisé de riches donateurs en France et est devenue la trésorière de la colonie.



IMAGE: LIBRE DE DROITS

Marguerite Bourgeoys (1620-1700)

Venue rejoindre de Maisonneuve et Jeanne Mance en 1653, elle est considérée comme la fondatrice de l'enseignement en Nouvelle-France. Elle a compris que les femmes avaient un rôle important à jouer dans l'avenir du pays. Elle a mis sur pied des ateliers de travaux pratiques où les femmes de toutes conditions pouvaient acquérir des connaissances et des savoir-faire essentiels à leur nouveau mode de vie.



IMAGE: MUSÉE MCCORD

Émilie Gamelin (1800-1851)

Marie-Émilie-Eugénie Tavernier a dévoué sa vie à prendre soin des indigents et des marginalisés. Cofondatrice des Sœurs de la Providence en 1844, son institut a fondé de nombreuses œuvres de charité, telles l'hospice Saint-Joseph pour prêtres âgés et infirmes, des écoles dont une pour sourdes, un bureau de placement pour jeunes filles ou encore un centre de soins pour les handicapés mentaux.

Idola Saint-Jean (1880-1945)

Enseignante de français à l'Université McGill, elle deviendra suffragette et jouera un rôle capital dans l'obtention du droit de vote des femmes au Québec. En 1922, elle fonde le comité provincial, puis, en 1927, l'Alliance canadienne pour le vote des femmes. Elle a œuvré avec Marie Lacoste-Gérin-Lajoie et Thérèse Casgrain. Les femmes québécoises obtiendront le droit de vote en 1940, alors que le gouvernement accordait le suffrage féminin depuis 1918.



PHOTO : ARCHIVES DE LA VILLE DE MONTRÉAL

Léa Roback (1903 -2000)

Syndicaliste, militante communiste, elle fut pionnière du féminisme au Québec. Cette native de Montréal, née de parents juifs polonais a combattu le racisme et l'intolérance. Tout au long de sa vie elle a affiché son soutien à la fois aux Canadiens français, aux Juifs, aux Noirs sud-africains ou à toutes les autres minorités dont les droits sont bafoués. Elle s'est battue pour l'obtention du droit de vote, pour le droit à l'avortement, pour l'accès à la contraception. À 83 ans, elle a participé à la marche des femmes pour l'équité salariale.



PHOTO : LIBRE DE DROITS

Judith Jasmin (1916-1972)

Elle a été la première femme journaliste au Québec à s'imposer comme grand reporter. Elle a entamé sa carrière à Radio-Canada vers la fin des années 1940 en tant que correspondante internationale. Elle est descendue dans la rue pour écouter les gens, dans le but de dénoncer les injustices. Elle a défendu aussi bien la cause des femmes que celles des Noirs aux États-Unis ou des Autochtones. Un prestigieux prix de journalisme porte d'ailleurs son nom.



PHOTO : GABY

Phyllis Lambert (1927)

Architecte et philanthrope, elle a fondé, en 1975, Héritage Montréal, un organisme privé sans but lucratif qui promeut et protège le patrimoine architectural, historique, naturel et culturel du Grand Montréal. Elle a consacré une large partie de sa vie et de sa fortune à promouvoir l'architecture et le patrimoine, fondant notamment en 1979 le Centre canadien d'architecture.



PHOTO : WIKIPEDIA / CREATIVE COMMONS

Lucille Teasdale (1929–1996)

Elle a étudié la médecine à l'Université de Montréal à une époque où peu de femmes suivaient des études supérieures. Elle a dû s'expatrier à Marseille en 1960, puis à aucun hôpital d'Amérique du Nord ne voulait d'une femme chirurgienne. Elle a consacré sa vie aux malades de l'Ouganda, dans des conditions difficiles, contractant d'ailleurs le virus du VIH lors d'une chirurgie en 1979. Membre de l'Ordre du Canada et de l'Ordre national du Québec, elle a aussi obtenu en 1986 avec son mari Piero Corti, le prix Sasakawa, distinction la plus prestigieuse de l'Organisation mondiale de la santé. En 1996, elle meurt du sida.



PHOTO: FONDATION TEASDALE-CORTI (COURTOISIE)

Lise Payette (1931)

Politicienne, féministe, écrivaine, animatrice de télévision et de radio québécoise, Lise Payette a été la première femme à être appelée « la » ministre plutôt que « le » ministre, introduisant la féminisation des titres. On lui doit la réforme du droit de la famille et celle de l'assurance automobile (création de la SAAQ). Parmi ses nombreux accomplissements, la politicienne a modifié le Code civil du Québec en 1980, pour permettre aux parents de donner le ou les noms de famille de leur choix à leurs enfants.



PHOTO: JACQUES NADEAU

Monique Jérôme-Forget (1940)

Comme ministre de l'Administration publique, elle a obtenu la parité salariale afin d'en faire bénéficier 400 000 personnes. En 2004, alors qu'elle était présidente du Conseil du Trésor, elle a mis en place une politique gouvernementale visant à généraliser l'utilisation des partenariats public-privé (PPP) dans les services publics. Cette politique a mené à l'adoption d'un projet de loi sur la création de l'Agence des partenariats public-privé du Québec.



PHOTO: WIKIPEDIA, CREATIVE COMMONS

Lise Watier (1942)

Elle a été une des premières entrepreneures d'envergure internationale en lançant sa propre ligne de produits cosmétiques en 1972. La marque propose aujourd'hui plus de 350 produits de maquillage, de soins et de parfums, vendus à travers le monde. Elle a été chef de son entreprise pendant 40 ans. Sa fondation a soutenu la Mission Old Brewery et la construction d'un pavillon réservé aux femmes, dans Hochelaga-Maisonneuve.



PHOTO: WIKIPEDIA, CREATIVE COMMONS

Juanita Westmoreland-Traoré (1942)

Née à Verdun de parents gyanais, cette championne des droits de la personne a brisé la barrière de la race dans les domaines judiciaire et du droit – en tant que professeure et avocate, à la tête de sa propre étude légale, et enfin comme première femme noire à être nommée juge à la Cour du Québec (1999). Au cours de sa longue carrière elle a reçu de nombreuses distinctions dont le prix Droits et libertés, décerné par la Commission des droits humains du Québec. Elle a également été sacrée officière de l'Ordre national du Québec. En plus d'un doctorat honoris causa octroyé par l'UQÀM, une bourse du Département des sciences judiciaires de cette université porte son nom.



PHOTO : DENIS BERNIER (JOURNAL MÉTRO)

Louise Arbour (1947)

Elle a été la première femme et la première francophone à occuper le poste de juge à la Cour suprême de l'Ontario. Juge à la Cour suprême du Canada, Haut-commissaire des Nations unies aux droits de l'homme, elle a également occupé les fonctions de procureur en chef du Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie et pour le Rwanda à La Haye, aux Pays-Bas. Son engagement personnel, ses publications sur les procédures criminelles, les droits de la personne et les libertés civiles, lui ont valu plus de trente doctorats honorifiques.



PHOTO : WIKIPEDIA / CREATIVE COMMONS

Pauline Marois (1949)

Elle est présente sur la scène politique québécoise pendant près de 40 ans. Elle a dirigé neuf ministères différents et occupé quatre autres postes ministériels, devenant ainsi la personne ayant occupé le plus de fonctions ministérielles à travers toute l'histoire du Québec. Parmi ses nombreuses réalisations, elle a implanté les centres de la petite enfance. Elle a mené le Parti Québécois à la victoire, et est devenue, en 2012, la première femme à occuper le poste de première ministre du Québec.



PHOTO : WIKIPEDIA / CREATIVE COMMONS

Julie Payette (1963)

Elle a été la première astronaute canadienne de l'Agence spatiale canadienne (CSA), qui a travaillé principalement avec la NASA. Elle est notamment reconnue pour ses recherches en informatique, en traitement du langage naturel, en reconnaissance automatique de la parole et en application de technologies interactives au domaine spatial. Son parcours a incité plusieurs femmes à poursuivre leurs études en science, leur donnant le droit de rêver à faire carrière dans l'aérospatiale. ■



PHOTO : WIKIPEDIA / CREATIVE COMMONS



INFO RAPSIM
 PAR BERNARD ST-JACQUES
 ORGANISATEUR COMMUNAUTAIRE
 AU RAPSIM

Portrait du profilage social des personnes en situation d'itinérance Un espace public à partager vraiment

Malgré des initiatives et une assez bonne reconnaissance du phénomène de profilage social par la Ville de Montréal et son service de police (SPVM), force est de constater que la situation demeure préoccupante concernant les tensions dans l'espace public et les enjeux d'aménagement urbain.

Le RAPSIM a d'ailleurs fait cette déclaration le 9 février 2016, lors du lancement fort médiatisé de son 4^e Portrait de la situation dans l'espace public montréalais, issu d'une enquête menée auprès d'une trentaine d'organismes œuvrant en itinérance à Montréal.

Comme pratiques de profilage social, on parle notamment d'« une présence policière accrue qui génère [...] plus d'interpellations ou encore, sans les judiciariser [d'] une insistance démesurée auprès des personnes itinérantes en raison de leur apparence ». Il ressort de cette enquête que la situation dans l'espace public et en regard du profilage n'a pas connu d'amélioration plus récemment, et ce, malgré une légère baisse du nombre d'abus policiers.

Faits et effets

Une grosse difficulté concerne les nombreux déplacements de personnes en situation d'itinérance, qui peuvent accentuer le sentiment d'injustice, l'isolement et entraîner une coupe dans la relation d'aide. Les déplacements sont le fruit de la pression exercée sur des lieux qu'elles fréquentent davantage (comme le parc Émilie-Gamelin) en raison de leur réappropriation par les autres citoyens et d'une présence policière accrue.

Par ailleurs, alors qu'on salue les interventions policières d'équipes multidisciplinaires comme l'ÉMR II (Équipe mobile de référence et d'intervention en itinérance), nous demeurons encore assez insatisfaits des autres équipes et du reste des policiers. Les efforts déployés pour améliorer l'action des policiers n'ont pas encore assez d'effets probants sur la cohabitation, l'atténuation des tensions entre policiers et personnes itinérantes. Ainsi, nous assistons à une persistance des pratiques de profilage social plutôt qu'à leur inclusion dans des sujets et des enjeux qui les concernent.

Autre constat d'envergure : la fréquence encore grande de situations de bris et de saisie de matériel de consommation de drogues

(comme les seringues) par les policiers est contradictoire avec le fait que ce sont des organismes et institutions en santé publique qui le distribuent dans une perspective de réduction des méfaits.

Débuts de solutions possibles

Le Portrait s'inscrit dans un contexte où les autorités se doteront d'un nouveau Plan de lutte en profilage social. Parmi les recommandations, la Ville et le SPVM sont invités à développer des mécanismes de sensibilisation de la population et de consultation des personnes itinérantes sur des enjeux les concernant.

Le SPVM doit aussi s'assurer d'un meilleur arrimage entre ses différentes interventions sur le terrain et il faut pousser davantage pour changer une culture policière encore trop axée sur la répression, notamment en travaillant à la sanction des comportements répréhensibles. Comme l'indique le Portrait : « on peut espérer que le prochain Plan planche sur de meilleures manières de s'attaquer aux cas problématiques et d'atténuer l'impression ressentie dans le milieu selon laquelle les policiers peuvent agir en toute impunité ». ■

Le 4^e Portrait de la situation dans l'espace public montréalais est disponible au www.rapsim.org



Des faits saillants du Portrait

- 72 % des intervenants interrogés considèrent qu'il n'y a « pas vraiment » ou « pas du tout » eu d'amélioration dans les rapports dans l'espace public
- On entend un peu moins parler d'abus policiers (physiques, verbaux ou harcèlement) : 65 % des répondants « parfois » ou « jamais », contre 62,7 % en 2013
- On constate de nombreux déplacements causés notamment par le réaménagement urbain d'espaces publics beaucoup fréquentés par les personnes itinérantes et par des interventions policières fort inégales sur le terrain.



COMPTES À RENDRE

PAR IANIK MARCIL
ÉCONOMISTE INDÉPENDANT

Rien n'est jamais acquis

Lorsqu'il est question de droits de la personne, on parle souvent d'acquis. De droits acquis de chaude lutte, en général. C'est particulièrement le cas pour ceux des femmes. Mais, comme le chantait Brassens interprétant Aragon, « *rien n'est jamais acquis à l'Homme, ni sa force, ni sa faiblesse, ni son cœur (...)* sa vie est un étrange et douloureux divorce. »

Car sur ces droits supposés (ou espérés) acquis plane toujours la menace de leur retrait. On pourrait dire, en forçant le trait, que l'histoire des droits de la personne est caractérisée par cette tension incessante. Par exemple, ces dernières années les gouvernements ultraconservateurs au Canada et aux États-Unis ont menacé à plusieurs reprises de restreindre le droit à l'avortement, pourtant protégé par les Cours suprêmes des deux pays depuis longtemps.

La société dans laquelle nous vivons est constituée d'un ensemble de règles, formelles et informelles, d'organisations plus ou moins officielles et d'arrangements institutionnels qui évoluent au gré du temps et des mœurs. De ce fait, elle porte flanc à être reconfigurée selon les pressions politiques de groupes de pression diversifiés. Diversifiés dans leurs orientations idéologiques, bien sûr, mais surtout dans les moyens financiers et médiatiques dont ils disposent.

Voilà donc le nerf de la guerre : des groupes sociaux luttent pour la reconnaissance de leurs droits à armes inégales contre des structures bien cristallisées et souvent puissantes en richesse ou en influence. Du coup, les détenteurs de pouvoir constituent une menace continue au maintien de ces droits. Étant donné que la concentration du pouvoir des dirigeants économiques, des politiciens et des lobbys qui s'est accélérée ces dernières années, on peut légitimement craindre cette menace.

Droits fragiles

Aux États-Unis, par exemple, une myriade d'organisations anti-avortement est soutenue financièrement par des multimillionnaires. Il ne s'agit pas que de mouvements citoyens, qui pourraient avoir leur légitimité en étant contrebalancés par d'autres groupes, mais du pouvoir démesuré de quelques personnes très riches.

Toujours aux États-Unis, les frères Koch, héritiers d'un empire industriel, possèdent une des plus grandes fortunes du monde – les

deux aînés ayant chacun des avoirs de plus de 40 milliards de dollars. Ils seraient les initiateurs de la fondation du *Tea Party*, le mouvement radical du parti Républicain qui fait la pluie et le beau temps dans la politique étatsunienne depuis une dizaine d'années.

Ces ultraconservateurs s'opposent à toute intervention de l'État, ou à peu près, et remet donc en question les programmes sociaux gouvernementaux, menaçant de ce fait les droits économiques et sociaux des familles les plus fragiles du pays. Ils ont annoncé au printemps 2015 leur volonté de dépenser 300 millions de dollars pour choisir le « meilleur » candidat républicain et même, selon certains journalistes, ils seraient même prêts à lever près d'un milliard de dollars pour l'ensemble de la campagne présidentielle.

Que deux seuls individus possèdent un pouvoir politique aussi démesuré constitue une sérieuse menace à la démocratie et aux droits fondamentaux. Si ces tenants de la droite radicale prétendent défendre les libertés individuelles, ils s'opposent en revanche farouchement aux droits sociaux et économiques, qui font timidement leur apparition dans l'espace public.

Espérons que notre vie collective ne soit pas, comme l'écrivait Aragon, un douloureux divorce, et que nous prenions conscience de la fragilité du respect de nos droits fondamentaux. ■

Engagez-vous, suivez nous !

6477 fois merci

2993 fois merci



VIE CITOYENNE

PAR CINDY TREMBLAY
CAMELOT MÉTRO DE L'ÉGLISE

Y des femmes : une histoire de cœur depuis 140 ans

« Les filles pensent que ça ne va pas leur arriver »

Lilia Goldfarb est directrice des services jeunesse, des services employabilité et des services à la collectivité du Y des femmes de Montréal. Alors que de plus en plus de jeunes filles se font enlever ou fuguent pour rejoindre les gangs de rue, elle nous témoigne ses préoccupations. Plus largement, elle nous donne son point de vue sur l'évolution de la place des femmes dans la société.

Comment accompagnez-vous des femmes ayant connu la prostitution ou les gangs de rue ?

On travaille plutôt avec les filles qui sont à risque, avec qui on fait de la prévention. Notre objectif est d'éviter que les filles rejoignent les gangs de rue et aillent vers la prostitution. On n'a pas de programme d'intervention spécifique auprès des personnes qui sont présentement prises dans ces réseaux, mais on accueille des femmes qui ont vécu ça, c'est une de nos problématiques.

Pourriez-vous nous parler de votre projet « Outiller pour mieux agir » ?

C'est un projet qu'on a mis en place justement pour éviter le recrutement des filles dans les gangs de rue. On a développé des outils, comme un film, *Histoire de la rue*, et tout un programme de prévention pour les plus jeunes filles, de 12 à 14 ans. Les stratégies de recrutement changent, c'est donc quelque chose qu'on travaille en continu. On a aussi des programmes plus axés sur la prostitution.

Comment expliquez-vous que de plus en plus de jeunes filles se laissent entraîner par les gangs de rue ?

C'est très préoccupant, parce que les filles pensent que ça ne va pas leur arriver, qu'elles ont du charme, que leur ami est gentil et ne va jamais les exploiter. On a eu des filles qui nous disaient qu'elles n'avaient qu'à bien choisir, elles se font avoir par le côté charmant de la situation, c'est une façon d'aller faire de l'argent facilement. C'est un message que nous renvoie la société. Il y a toute une banalisation par rapport à la sexualité et par rapport à tout le commerce du sexe.

Comment les filles se font-elles manipuler ?

Dans une grande partie des cas, les gars vont chercher la faiblesse de la fille. En général, elles ont un manque d'estime d'elles-mêmes, un manque de reconnaissance. Ils vont les complimenter, ils vont leur

offrir des cadeaux et puis un jour ils les entraînent dans leur gang, et elles finissent par se prostituer pour eux. Les filles pensent que ça ne va pas leur arriver, mais elles ne sont jamais assez préparées et on voit que ça peut toutes les concerner, peu importe leur milieu social.

Au cours des dernières années, quels changements avez-vous observés chez les femmes qui fréquentent le Y ?

On a remarqué un alourdissement de la clientèle. On accueille de plus en plus de femmes avec des problèmes de santé mentale. Tout ça est relié pour moi à l'instabilité de notre société. Tout va beaucoup plus vite aujourd'hui. La vie est moins stable qu'avant, les gens changent souvent de métier, on le voit même au gouvernement où il y a toujours des changements. Avec les crises économiques, l'austérité, le chômage, les gens sont de plus en plus livrés à eux-mêmes. L'instabilité générale dans laquelle on évolue entraîne de la précarité.

Voyez-vous de plus en plus de femmes dans la rue ?

C'est très difficile à définir. Il y a beaucoup d'itinérance cachée, surtout chez les femmes. Il y en a beaucoup qui restent chez un ami, qui ne dorment pas dans la rue, mais qui déménagent souvent et qui sont tout le temps dépendantes de quelqu'un. On parle de femmes à risque d'itinérance. ▶



Lilia Goldfarb, directrice des services jeunesse

Histoire :

L'organisme a été créé en 1875 à Montréal. Il est issu d'un mouvement international initié en Angleterre en 1855 par des femmes aisées qui voulaient aider les plus jeunes, qui arrivaient de la campagne ou de l'étranger. Le Y des femmes voulait donner une place aux femmes, les protéger et leur offrir une formation.

Le Y des femmes a été le premier centre d'accueil, le premier centre d'hébergement et le premier centre de conditionnement destiné aux femmes à Montréal. C'est aussi là qu'est née la première garderie de la ville.

Mission :

Dans une vision de société égalitaire dans laquelle les femmes et les filles peuvent utiliser leur plein potentiel, le Y des femmes se donne pour mission de bâtir un meilleur avenir pour elles. L'organisme est ouvert à toutes les femmes avec l'idée de proposer des services à moindre coût.

Son organisation se découpe en quatre services :

- Le service résidentiel (résidence pour les femmes seules en difficulté, appartements, auberge, hôtel)
- Le service employabilité (formation, accompagnement individuel, programmes spécifiques)
- Le service jeunesse (prévention et sensibilisation dans les écoles et les centres communautaires)
- Le service à la collectivité (garderie, alphabétisation, programme sur mesure)

Pensez-vous que c'est plus difficile pour les femmes que pour les hommes ?

Je ne dis pas que la situation est facile pour les hommes, mais c'est plus dur pour les femmes de vivre dans la rue, où il y a beaucoup de violence. Elles sont beaucoup plus exposées au risque. Pour dormir, elles sont parfois obligées d'accepter de coucher ici ou là, de faire confiance, et elles mettent leur vie en danger.

La place des femmes dans la société québécoise évolue-t-elle positivement selon vous ?

À certains égards, oui, bien sûr. Dans la vie professionnelle par exemple, les femmes accèdent à des postes de médecins aujourd'hui, alors qu'avant, elles ne pouvaient être qu'infirmières. Mais un des grands mythes est de croire que l'égalité hommes-femmes est acquise. Il y a toujours de grands écarts de salaire. Pour les mêmes compétences, les femmes gagnent toujours beaucoup moins que les hommes. Les femmes sont toujours référées vers des métiers traditionnellement féminins, des emplois moins payants. Et les inégalités sociales continuent, la violence familiale, la violence conjugale, notamment chez les couples d'adolescents. Ce qui est très préoccupant, ce sont les valeurs véhiculées dans notre société : l'apparence, la sexualité. Certaines jeunes filles pensent malheureusement qu'elles vont réussir grâce au physique, mais on oublie l'intellect.

Quel est votre regard sur le féminisme ?

Le féminisme, c'est de croire profondément à l'égalité de droits entre les hommes et les femmes. Sur le papier, elles ont les mêmes droits et les mêmes possibilités mais techniquement, ça ne veut pas dire qu'elles peuvent les exercer. ■

ESPACELIBRE

Saison théâtrale 15-16

Native Girl Syndrome

Une incursion dans la culture de la rue par l'une des rares chorégraphes contemporaines québécoises issue des Premières Nations.

Production
Lara Kramer Danse

DU 10 AU 19 MARS 2016
STUDIO ESPACE LIBRE

Chorégraphie et scénographie **Lara Kramer**
Interprétation et collaboration
Angie Cheng et Karina Iraola

BILLETTERIE
1945, RUE FULLUM
514 521 4191
ESPACELIBRE.QC.CA

Moi, reporter !

Au moment où j'écris ces lignes, je suis en attente de débiter une formation en journalisme à L'itinéraire, plus spécifiquement en reportage. Je n'aurais jamais cru avoir la possibilité de suivre une formation donnée par des professionnels. Des journalistes vont en effet venir animer des ateliers bénévolement pour les participants.

Dans le but de me préparer, j'étudie le document de l'AMECQ (l'Association des médias écrits communautaires du Québec) intitulé *L'écriture journalistique de base – Écrire pour un journal communautaire, Tome 1*. Je ne pensais pas que c'était si exigeant d'écrire un article ou de faire un reportage selon les règles de l'art. Moi qui ai tendance à discréditer le travail de certains journalistes, je me rends compte que les techniques d'écriture sont nombreuses et complexes. Mon côté rebelle ressortant, je trouve difficile de m'en tenir à un cadre strict. J'ai peur que ma spontanéité disparaisse et que je devienne un petit robot avec une machine à écrire. Est-ce que je vais pouvoir rester moi-même ? Je suis un camelot avant tout et j'arrive en terrain inconnu – et peut-être glissant – pour moi.

En faisant les exercices proposés dans le document de l'AMECQ, je me suis rendu compte que beaucoup de journalistes professionnels n'appliquent pas tout à fait le cadre qui y est proposé. De là mon doute quant à ma capacité de m'y conformer moi-même.

Malgré mes réticences, j'ai confiance que je sortirai enrichi de la formation à venir.

Merci de me lire et à la prochaine, espérant que mon prochain article sera intéressant et captivant.

BENOÎT CHARTIER

CAMELOT PLACE BERCY ET MÉTRO RADISSON



Rêverie

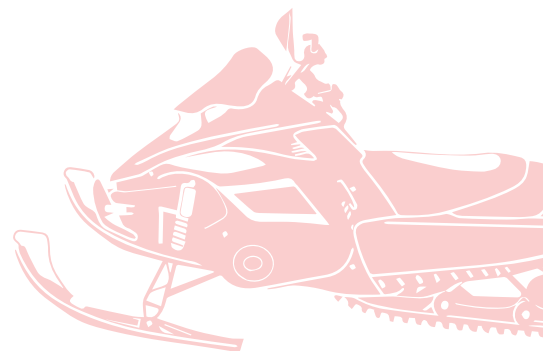
Mon corps est dédoublé ce soir, car j'ai pris un verre de vin. Un très grand verre. Un verre épais, comme un lourd miroir. J'ai possédé des miroirs si petits que je ne pouvais y regarder qu'une parcelle de mon visage à la fois, et par manque de vue d'ensemble, je les ai perdus. Je suis devenue une femme sans visage, je n'avais plus que la sensation pour me reconnaître. C'était une autre manière de disparaître.

Un excellent endroit pour se cacher, lorsqu'il n'y a rien de mieux, c'est dans le coin que font les murs qui se rencontrent. À cet endroit, on occupe peu de place, et en même temps on occupe toute la place. Si un bruit vous terrifie, allez dans un coin. À l'inverse, s'il n'y a pas de menace et que vous manquez d'aventure, restez au centre de la pièce et regardez les coins des murs, là où les ombres varient de couleur, c'est mieux que rien du tout. Si vous manquez de montagnes, regardez les nuages que le vent pousse dans la plaine ; si vous manquez de temps, divisez les secondes ; si vous manquez d'amis, bercez un chat, adoptez une araignée ; si vous manquez de liberté, bougez légèrement.

Quand j'ai trop peur, j'imagine un quadrillage de l'espace et je m'assigne une position. Quand le vertige me taraude le bas du corps, j'élabore des plans simples. Il me semble que le calcul mental m'ait souvent sauvé de la démence. Quand une partie de moi-même disparaît, je compte le reste de mes membres. Quand le vent de la vie emporte toute stabilité, il arrive que le souvenir d'une épaisse couche de poussière sur un objet devienne notre seul ancrage. Parfois l'espace est si large entre les êtres que les enfants crient pour le remplir.

Un soupçon de méfiance est quand même nécessaire, car la réalité change si abruptement, à la manière de la verroterie dans les kaléidoscopes, avec un déclic léger provoquant un éclatement brutal, mais ramenant tout de même un autre jeu de lumière, un autre cadre de sensation, un autre point de départ pour la rêverie.

LORRAINE SYLVAIN
CAMELOT MÉTRO PEEL



Ski-Doo contre le burnout

Dans les années 70, j'avais un oncle, Marius, que tout le monde appelait « *workaholic* ». Il travaillait environ 18 heures par jour. Moi j'avais 8 ans, j'étais proche de lui et très inquiet de le voir travailler autant. J'avais peur qu'il fasse un burnout. Un jour de fin de semaine où il m'emmena une fois de plus à son boulot, j'éclate en sanglots et je lui dis : « *Un jour mon oncle, à force de travailler, tu vas faire un burnout !* » Il me répond calmement : « *Non Serge, je ferai pas de burnout parce que moi, je connais mes limites... et en plus, j'ai un bon moyen de décompresser : quand je sens que je suis sur le bord de sauter ma coche, j'prends mon ski-doo pis j'pars sur un nowhere dans le bois. Pis là, je me réoxygène le cerveau.* » C'est ça que me disait mon oncle Marius. Mon oncle c'était et c'est toujours un maître pour moi, un modèle. Un vrai pro. Moi, pour décompresser, je consomme de l'alcool. Mais je travaille sur moi. Au moins, contrairement à avant, je consomme en petit quantité, plus souvent, mais moins à la fois. Comme ça, je me magane moins. C'est comme ça que je me bats contre l'alcool. Mon oncle Marius me dirait « *Continue de te battre Serge !* ». La vie, c'est comme une longue guerre. Même s'il n'y a pas des bombardements chaque jour, il faut se battre pour vivre. C'est ce que je fais.

SERGE SAVARD

CAMELOT BORDEAUX / GAUTHIER





Petit cours de Démocratie 101

Quel est le rôle d'un conseil d'administration ? Quelles décisions peut-il prendre au sein d'un organisme ? Jusqu'où vont ses pouvoirs ? C'était autant de questions auxquelles Pierre Valois du Centre de formation populaire a répondu lors d'un atelier d'information donné aux camelots, le mois dernier. C'est avec un humour et un sens de la répartie peu communs que ce formateur chevronné a renseigné la soixantaine de camelots réunis au Café de L'itinéraire.

La formation a permis aux participants d'en apprendre plus long sur leur conseil d'administration, cette instance qui assure le fonctionnement démocratique de l'organisme et qui compte une part égale de camelots et de membres affiliés.

Pour sa part, le Centre de formation populaire a bien rempli son mandat, qui est de soutenir le mouvement communautaire et toute organisation qui en partage les valeurs et principes, dans le but de renforcer leur vie associative et démocratique et de les aider à mieux intervenir dans leur milieu. ■



DANS LA TÊTE DES CAMELOTS

Pauline Julien

Pauline Julien est une femme que j'admire. Elle a fait beaucoup pour la libération de la femme. Marie-Claire Séguin, la sœur de Richard Séguin est également une personne que j'estime. Je pense que tant qu'à avoir une femme à nos côtés, il faut qu'elle soit traitée égale aux hommes. Nous sommes des individus avant d'être un sexe et les droits de l'homme sont aussi les droits de la femme.

ROBERT MÉNARD
CAMELOT MÉTRO MCGILL

Parlons de femmes

À l'occasion de la Journée internationale de la femme du 8 mars, nous rendons hommage aux femmes qui ont marqué notre vie.

Ginette Reno

J'adore écouter les chansons de Ginette Reno. Elle a une très belle voix. Je ne détesterais pas ça chanter comme elle ! Je l'ai déjà rencontrée au restaurant Saint-Hubert. Je lui ai dit « *Bonjour !* ». Elle mangeait du poulet. Elle en a commandé un... et puis un deuxième ! Je l'ai aussi déjà vu en concert quand j'étais jeune. Je suis montée sur scène et on a pris une photo ensemble.

NICOLE GIARD
CAMELOT MÉTRO LONGUEUIL

Marie Curie

Marie Curie était une bonne scientifique. À son époque, c'était rare les femmes qui exerçaient ce métier. Elle a apporté beaucoup à la science contemporaine, mais aussi à l'avancement du statut de la femme. Autant au point de vue scientifique que littéraire et politique.

YANNICK BRASSARD
CAMELOT DE LORIMIER / RENÉ-LÉVESQUE

Marguerite Bourgeoys

La femme qui m'inspire le plus, c'est Marguerite Bourgeoys. C'était une maîtresse et une religieuse pendant l'époque de la Nouvelle-France. Elle a bâti un peuple, ici au Québec, au commencement. Grâce aux soins qu'elle a donnés aux autres, à l'aide qu'elle leur a apportée durant toute sa vie, notre société s'est développée. Elle a créé la première école où était enseigné le français. On peut aujourd'hui la visiter, ça vaut la peine.

RAOUL JOUBERT
CAMELOT MÉTRO MONTMORENCY

Édith Piaf

Ma mère faisait jouer Édith Piaf quand j'étais jeune. C'est au son de cette musique qu'elle me prenait dans ses bras et qu'elle me faisait danser. Lorsque ma mère m'a annoncé son décès, c'est la première fois que j'ai eu un contact avec la mort. Lorsque j'entends sa musique aujourd'hui, tous ces souvenirs me reviennent.

BERNARD LEBLANC
CAMELOT MÉTRO VENDÔME

La déesse de la Terre Mère

Toutes les déesses de tous les panthéons sont des femmes qui sont importantes pour moi. En particulier la déesse de la Terre Mère. C'est la plus importante puisque c'est elle qui apporte la nourriture, les arbres et tout ce qui nous entoure. Sans elle il n'y aurait rien.

JO-AN BLANCHET
CAMELOT MÉTRO JOLICOEUR

La princesse Diana

Une femme qui est un véritable exemple d'humanisme c'est la princesse Diana. Elle a beaucoup voyagé pour rencontrer des personnes malades dans les pays du tiers-monde. Même à l'encontre du prince Charles, elle a continué son rôle de missionnaire et je l'admire pour ces raisons.

JACQUES ELYZÉ
CAMELOT THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI
ET THÉÂTRE QUAT' SOUS

Annie

Il y a quelques années, j'ai joué un rôle muet dans *Les 9 clowns*. Mon gérant à l'époque m'a demandé de coucher avec lui pour accepter d'envoyer mon portfolio à un grand producteur. J'ai refusé et c'est Annie, de l'Union des artistes, qui m'a prise sous son aile et qui m'a donné confiance en moi. Elle m'a donné un vélo qu'on appelle la « Cadillac ». Elle a mis de la joie dans mon cœur.

MANON FORTIER
CAMELOT VILLAGE CHAMPLAIN
ET MÉTRO HONORÉ-BEAUGRAND

Lise Payette

Lise Payette a fait beaucoup pour les femmes, en se battant pour la parité homme-femme. Je l'ai toujours aimée. Elle était députée pour le Parti québécois, durant les années de René Lévesque. Les autres pensaient tous qu'elle allait devenir la prochaine chef du parti, mais elle a démissionné. Elle avait toute une bonne tête, ma Lise Payette ! J'ai toujours été impressionné par son intelligence, le travail qu'elle a fait pour les femmes et leurs conditions de travail. À l'époque, elle animait avec Jacques Fauteux *Appelez-moi Lise*, une émission diffusée à Radio-Canada. Je regardais l'émission avec ma mère, et j'en garde de très beaux souvenirs.

JEAN BOISVERT
CAMELOT ÉPICERIE MÉTRO MONT-ROYAL / FULLUM

Nanette Workman

Nanette Workman c'est mon idole. J'aimerais faire une entrevue avec elle avant de partir de L'itinéraire. Quand j'étais jeune, je faisais des crises pour aller la voir en spectacle. Je l'admire parce que c'est une femme fonceuse qui a une voix magnifique. Elle est aussi très sensuelle et sexy.

DAN ET ROZI
CAMELOT JARRY / LAJEUNESSE

CHRONIQUEPAR SHALIVER
CAMELOT MÉTRO PARC

La solution aux problèmes de l'humain

Prisonniers de lui-même, le problème de l'humain est dans sa tête. Autrement dit, il n'y a pas de problèmes plus grands que la taille de son cerveau. Nous sommes tellement absorbés dans le monde extérieur, objet de nos sens, désirs, matière ou matériel, que nous oublions ce qui se passe à l'intérieur de nous.

On pourrait se demander comment vaincre notre agitation mentale et se libérer des chaînes que sont nos pensées compulsives se formant continuellement dans notre tête. En d'autres termes, comment coloniser notre cerveau et reprendre le contrôle de notre être intérieur ? Ceci équivaudrait à redevenir pleinement conscient en tant qu'être humain.

À la naissance, nous recevons un souffle de vie du créateur de la vie. Ce souffle est notre cadeau, notre rythme, notre symphonie. Dès lors, les pensées naissent de ce souffle et rendent ce souffle inégal (inhalation/exhalation), à cause de l'objet de nos sens, nos désirs, créés par ces pensées. Nous sommes donc complètement absorbés par nos pensées, d'où l'expression « être dans la lune ». Progressivement, nous devenons inconscients de notre souffle vital, qui est notre énergie, notre batterie.

Le cerveau se façonne et le caractère se forge de la naissance jusqu'à six ou sept ans, principalement influencés par la famille, l'environnement, le système dans lequel nous sommes piégés. Et tout ce que le cerveau a enregistré de façon inconsciente représente cette agitation mentale, ce qui développe l'égo, qui est le chef de file de toutes les pensées négatives qui vibrent sur une basse fréquence : la peur, la jalousie, la colère, la haine, la division (référence à mon texte *Machine humaine 2* paru le 15 octobre 2012).

La petite histoire d'Avidon Cupidon et le Génie

Cette histoire illustre le monde matériel, objet de satisfaction des sens. Avidon était tellement cupide et égoïste qu'il voulait avoir toutes les richesses du monde pour lui tout seul. Après de nombreux jours de prière, il invoqua le Génie. Celui-ci lui apparut et lui répondit qu'il pouvait exaucer tous ses vœux, à condition que dès qu'un vœu se

réalise, il en demande un autre. Sans réfléchir, Avidon Cupidon accepta l'offre du Génie. Ainsi, vœux après vœux : belles maisons, belles voitures, belles femmes, beau yacht, beau jet privé. La limite fut son imagination. Finalement, à court de vœux, sentant sa mort prochaine et sachant que ses richesses matérielles ne lui seraient d'aucune utilité après sa mort, Avidon réalisa qu'il s'était mis dans un grand bourbier. Heureusement pour lui, il avait entendu parler d'un grand maître de sagesse. Il courut vers lui afin de trouver une solution. Finalement, la solution qui lui fut suggérée était de demander au Génie de grimper et descendre d'un très grand arbre, et ce jusqu'à ce qu'Avidon ait à nouveau besoin de lui, ce qui fonctionna et lui sauva la vie.

Cette histoire illustre bien ce qui se passe dans le monde, avec nos soi-disant leaders mondiaux. Le Génie est en fait l'objet de nos désirs, lié à nos pensées compulsives. L'appât du gain et la course au pouvoir, toujours plus, toujours plus. Avec de l'entraînement - prière, méditation, etc. - nos pensées peuvent être canalisées, comme le Génie grim pant et descendant de l'arbre.

Coloniser son cerveau

En regardant l'état de notre planète, couche d'ozone perforée, gaz à effet de serre, guerres, terrorisme, solidarité qui s'effrite... C'est à se demander si la préservation de la vie et de la nature, dont nous dépendons tous, est toujours une priorité pour nous. Combien de millions de dollars sommes-nous prêts à investir pour éradiquer ces fléaux et éviter l'extinction de notre espèce ?

Selon moi, la recherche, l'harmonie, et l'échange de la vérité sont les plus grandes formes de solidarité. Ces solidarités sont essentielles pour sauver notre planète, et on peut y arriver en s'aidant à être conscients et éveillés.

La solution ultime est de coloniser son cerveau, en se connaissant soi-même, mais il y a trois codes pour cela : l'amour inconditionnel pour la force - l'énergie créatrice à l'origine de tout -, l'amour inconditionnel pour soi-même et l'amour inconditionnel pour tout ce qui vit. C'est à ce moment que la vie nous guidera vers le moyen ultime pour accéder à l'être qui est à l'intérieur de nous. ■

LECTURES

PAR ROBERT MÉNARD
CAMELOT MÉTRO MCGILL

Murray Bookchin

Au-delà de la rareté de Murray Bookchin Un livre pour initiés

Aujourd'hui, j'ai 59 ans et malgré tous mes efforts sur le marché du travail, je crois que je ne suis pas suffisamment récompensé, tant financièrement que socialement. Je supposais que je demandais trop à la société en voulant être libre, non seulement politiquement mais au sens propre : n'avoir ni obligation, ni routine, me détacher du *métro-boulot-dodo*. Or, je me suis rendu compte que je n'étais pas seul lorsque je suis tombé sur le livre *Au-delà de la rareté* de Murray Bookchin, publié en 2016 à Édition Écosociété.

Au-delà de la rareté est en fait une réédition d'un livre paru en 1971, composé de textes écrits entre 1965 et 1970, qui ont fait la renommée de Bookchin, fondateur de l'écologie sociale.

Écologie sociale : liberté et égalité

Depuis le XVIII^e siècle, l'individu est devenu de plus en plus libre. Alors qu'autrefois il ne pouvait que choisir son patron, en étant obligé de travailler, il a aujourd'hui la liberté de ne pas travailler. Libéré du travail, l'individu moderne vit dans la société du XX^e siècle, une société de technologies et de consommation.

En référence à Marx, Bookchin écrit que « *la théorie moderne de la révolution consiste en son énumération de conditions matérielles préalables à la liberté humaine, dans son insistance quant au fait que la liberté présuppose du temps libre et l'abondance matérielle, de manière à ce qu'on puisse abolir le temps libre en tant que privilège social* ».



Essai
Au-delà de la rareté
L'anarchisme dans une société d'abondance
Murray Bookchin
Édition Écosociété - 2016, 284 pages

Qui est Murray Bookchin ?

Né en 1921 dans une famille juive suisse émigrée aux États-Unis, Murray Bookchin fut ouvrier dans l'industrie automobile. Passionné très jeune par l'analyse politique, il est attiré par le marxisme et le syndicalisme. Il opposa au capitalisme, dans les années 1950, un écologisme radical misant sur la liberté et l'égalité. Le père de l'écologie sociale est mort en juillet 2006.

Une technologie libératrice

Dans ce recueil regroupant une série d'essais, l'auteur explique qu'il est possible de s'affranchir du travail manuel grâce à l'écologie sociale. Par cette thèse, l'auteur accuse la classe dominante de ne pas faire travailler les technologies à la place des hommes. Il l'accuse également de nous priver de l'abondance pour conserver la tête de l'échelle sociale.

Si elles jouaient leur rôle, les technologies produiraient une abondance qui permettrait à l'humain de ne vaquer qu'à du travail intellectuel. L'auteur applique sa pensée anarchiste et sa vision écologique aux promesses d'une société d'abondance, qu'il ne faut pas entendre comme la volonté d'accumuler des biens, mais comme la possibilité d'assouvir ses désirs réels une fois ses besoins fondamentaux satisfaits.

Difficile à défendre

Les idées de Murray Bookchin m'apparaissent utopiques et difficiles à défendre. Moi, qui suis schizophrène, si j'accepte ces idées, je risque de tomber en psychose : la liberté dans l'abondance est loin d'être réaliste dans le contexte d'aujourd'hui. Est-elle même encore présente, cette abondance ?

Bookchin a écrit ses réflexions dans la seconde moitié des années 1960 : ce furent des années d'opulence alors qu'aujourd'hui, on ne voit que de l'austérité. Je ne suis pas convaincu qu'on ait autant de liberté...

Ce livre a beaucoup de matière ; ce n'est donc pas un divertissement, mais plutôt un livre pour les initiés ! ■



« Durant la formation, Robert Ménard, souvent silencieux, semblait dans une interzone. Puis il ouvrait la bouche et parlait d'autorité de sujets qui nous dépassaient tous : philosophie politique, mouvement libertaire, etc. Entré sans timidité dans le livre de Murray Bookchin, il en est revenu avec la conviction confirmée qu'on ne peut pas être irresponsable du monde dans lequel on vit. J'ai aimé côtoyer cet homme qui marche au bras du temps, ses cheveux lui servant de long châle clair. »

André Ducharme, journaliste

DOCUMENTAIRE

PAR LUC DESCHÉNES
PRÉPOSÉ À L'ENTRETIEN

Bienvenue à F.L. de Geneviève Dulude-Decelles

En quête d'identité

L'adolescence est une période dure à vivre. C'est le sujet proposé du documentaire *Bienvenue à F.L.* de Geneviève Dulude-De Celles.

Le genre documentaire est peu mis de l'avant par les médias populaires et peu distribué dans les salles de cinéma. Il a aussi de la difficulté à attirer le grand public. C'est malheureusement le cas de *Bienvenue à F.L.* qui n'a été diffusé que par trois salles à Montréal.

Manque de détails

Le sujet à la base est très intéressant : une réflexion sur l'adolescence, illustrée par le vécu des élèves d'une école secondaire. Mais le résultat final manque de détails importants, par exemple le nom complet de l'école secondaire (Fernand-Lefebvre) et la ville où se déroule l'action, Sorel-Tracy.

Une narration aurait été nécessaire. Le film évoque un projet artistique (photographique) mené par les étudiants, mais celui-ci est trop vite expliqué et pas assez clairement. Si le spectateur n'est pas attentif, il perd vite le fil conducteur.

Malgré cela, on sent que la réalisatrice a mis tout son cœur dans ce documentaire – elle est la réalisatrice, mais aussi chercheuse et scénariste – et que le bien de la jeunesse a une importance capitale à ses yeux.

Moqueries et rêves fous

Les témoignages des adolescents, seuls devant la caméra, m'ont rappelé plusieurs moments de mon secondaire. Comme quoi 20 ans plus tard, les problèmes et les moqueries sont restés les mêmes ! Le récit de ce jeune qui s'est fait dire d'aller se pendre est assez troublant, surtout pour moi qui me suis déjà fait dire quelque chose de semblable.

Une chose qui m'a surpris dans les témoignages des jeunes, ce sont les rêves et objectifs un peu inatteignables de certains, dont celui qui désire être avocat célèbre à Londres et un autre qui voudrait posséder plusieurs compagnies d'informatique.

Le court moment qui m'a fait craquer est celui du convaincant petit jeune homme qui désire aller vivre en Alabama, car il fait tout le temps chaud et que l'équipe de football universitaire est performante. Cela m'a fait penser à mon adolescence parce que j'avais souvent des rêves fous, comme celui de jouer pour les Expos.

Le documentaire : en manque de visibilité

Comme je le notais plus haut, le documentaire peine à séduire un large public et ce sera malheureusement encore la même chose pour *Bienvenue à F.L.* Les émissions de télévision et de radio à forte cote d'écoute devraient donner une tribune à ce genre de production. Surtout que *Bienvenue à F.L.* a été présenté au Festival international du film de Toronto.

Tout le monde serait gagnant, aussi bien les artisans qui, avec très peu de moyens tiennent à parler de sujets de société, que le public québécois en général qui n'est pas habitué à voir de telles productions. ■

Question à Geneviève Dulude-De Celles, la réalisatrice

Quelle est l'idée derrière ce documentaire?

Il y a quelques années, un petit garçon de la région a organisé une manifestation contre l'intimidation. Les manifestations mobilisant les gens de Sorel-Tracy sont rares. Comme je suis originaire de la région, ça m'a interpellée. J'ai eu envie de retourner à mon ancienne école pour voir comment ça se passe de l'intérieur. En fin de compte, le documentaire n'a pas autant abordé l'intimidation. C'est finalement devenu une réflexion sur l'adolescence.

Bienvenue à F.L.

Canada, 2015, 75 min.

Bienvenue à F.L. sera diffusé sur les ondes de TV5 l'automne prochain. Il sera disponible par la suite sur DVD et VOD.



« Ce fut un plaisir de côtoyer, puis de se reconnaître en Luc. Au fil des ateliers, ce passionné des sports et de théâtre n'a pas hésité à sortir de sa zone de confort pour rédiger une chronique sincère et inspirée d'un documentaire d'auteur. Bien qu'il ait déjà mentionné lors d'une séance qu'il n'avait pas toujours confiance en ses capacités, j'aimerais le rassurer en lui rappelant que c'est justement ce syndrome de l'imposteur qui amène les scribouillards à se dépasser.

Bienvenue dans la bande, Luc ! »

André Péloquin, journaliste



L'exposition *No Gender* *Alone no more*

Le peintre Sylvain Tremblay dénonce les chirurgies d'assignation sexuelle et revendique une société où chacun aurait sa place, quel que soit son genre.

J'ai visité l'exposition *No Gender* à la galerie Never Apart, rue St-Urbain, au nord de Montréal. L'exposition est composée de 12 toiles de grand format ainsi que d'une vidéo d'art de Sylvain Tremblay, artiste de renommée internationale connu principalement pour ses personnages multiformes. Dans ses tableaux, il applique du gesso (enduit qui donne un aspect sculptural) et intègre d'autres éléments, tels le métal et le sable.

Pour *No Gender*, il utilise des textiles, des jouets et des instruments chirurgicaux pour évoquer la question de l'intersexualité : « état d'un individu chez lequel coexistent des caractères mâles et femelles » (Larousse).

Combattre la stigmatisation

Ce qui a poussé l'artiste à aborder ce sujet délicat, c'est sa rencontre avec un enfant hermaphrodite dans un orphelinat vietnamien, il y a une quinzaine d'années. Comme il l'explique dans le beau catalogue de l'exposition, l'artiste a été bouleversé d'entendre les médecins se demander s'ils allaient faire de ce nouveau-né une fille ou un garçon. Cet événement est à l'origine de *No Gender* et de ce cri du cœur : « Plus jamais de charcuterie chirurgicale » - « No More » comme il est nettement spécifié sur l'une des œuvres exposées. « *C'est à l'individu de choisir et d'affirmer son sexe et sa sexualité* », déclare Tremblay, qui ajoute : « *Sur quels critères se base-t-on pour déterminer le genre d'un nouveau-né ?* »

Pour répondre à ses interrogations, Sylvain Tremblay a rencontré six personnes intersexuées de cinq pays différents - Maroc, France, Taïwan, Afrique du Sud, Canada (Laurentides) - contactées via internet. Ces rencontres avec des victimes de moqueries, de mépris, voire de rejet, ont débouché sur une série de portraits. Les tableaux, pleins de reliefs et de couleurs, sont chargés de symbolique. L'artiste a, par exemple, choisi de représenter des personnages sans bouche pour dénoncer le harcèlement que peuvent subir les personnes intersexuées et pour suggérer le silence qui entoure cette question.

En effet, ces personnes sont souvent mises à part et stigmatisées. Et la société, souvent ignorante de cet état cette condition, a du mal à l'accepter quand elle y est confrontée. ▶

L'exposition *No Gender* du 24 janvier au 2 avril 2016

Centre d'art Never Apart
7049 rue Saint-Urbain, Montréal
info@neverapart.com

Pour vous familiariser avec son œuvre,
consultez son site web : sylvaintremblay.ca



EXPOSITION
PAR SYLVAIN PÉPIN-GIRARD
PRÉPOSÉ À L'ENTRETIEN



No Gender montre les choses comme elles sont et non comme certains voudraient les voir : du sang, de la nudité, et parfois de la souffrance. Sylvain Tremblay n'a pas peur de choquer et recherche même dans une certaine mesure cet effet.

Un traitement VIP

Pour ma part, je me suis senti chamboulé. Je n'avais jamais été confronté à des personnes intersexuées et je me suis dit que n'importe quel sujet - même le plus dérangeant - pouvait être abordé par l'art.

Je dois vous préciser que j'ai eu la chance de visiter l'exposition avec l'artiste (venu expressément pour rencontrer le représentant de L'itinéraire, la veille de son départ pour Dubaï, où il vit et travaille depuis quelques années).

J'ai eu droit à une sorte de visite VIP si l'on veut. Les gens qui étaient présents ce jour-là et dont certains étaient intersexués m'ont vraiment fait me sentir à l'aise et étaient très ouverts d'esprit. J'ai, par exemple, rencontré Mikaela, comédienne et chanteuse de Toronto. Au début j'étais un peu stressé mais elle a su me détendre et, au final, j'ai eu l'impression de lui avoir posé des questions utiles sans jamais la blesser, ni la juger.

Mikaela était fière de l'exposition et souhaitait que personne n'ait plus jamais à souffrir de discrimination. Concernant Sylvain Tremblay, je dirais que c'est quelqu'un de très humble mais aussi de courageux. Il n'a pas peur de défendre ses idées et ne s'inscrit pas dans une démarche commerciale. Son but n'est pas de vendre ses œuvres, mais de sensibiliser les gens à la question de l'intersexualité et de permettre aux personnes concernées de mieux vivre leur différence.

Je vous conseille vivement de découvrir son travail en vous rendant à la galerie ; vous en ressortirez changés. ■



« Regard transperçant, voix douce, discret, attentif aux autres : Sylvain Pépin a la bonté de celui qui n'a pas tout reçu. Il s'est présenté à l'exposition avec la bonne attitude : sans préjugé, curieux, bienveillant. Il a mis du cœur à la rédaction, voulant à la fois rendre justice au travail de l'artiste et aux droits fondamentaux des personnes intersexuées. Il est revenu de l'expo en appelant à une société inclusive où chacun trouverait sa place.

zUn bel être humain, ce Sylvain. »

André Ducharme, journaliste

THÉÂTRE

PAR JOSÉE CARDINAL
PRÉPOSÉE À LA DISTRIBUTION

Je suis un arbre sans feuilles

Si Je suis un arbre sans feuilles est à l'affiche de Maisons de la culture en 2016-2017, échanger des impressions sur sa forme et son fond avec vous qui ne l'avez pas vu me ravirait. Seriez-vous de la partie? Je nous le souhaite!

J'aime coucher mon verbe sur papier, mais sans consignes imposées, je m'y astreins rarement. Quand *L'itinéraire* me propose de participer en 2014, avec une poignée de mes camarades, à un atelier littéraire offert par Métropolis bleu, j'accepte sans hésitation. La pièce *Je suis un arbre sans feuilles*, qui en découle, a été présentée en mai 2015 et sera possiblement à l'affiche des Maisons de la culture du Grand Montréal en 2016-2017. Histoire d'une belle aventure.

Ferveur et générosité

Lors de notre premier rendez-vous, l'animateur du projet, l'auteur Jonathan Harnois, prend le temps de tisser avec nous un lien de confiance, certains membres de notre bande craignant être exploités encore une fois par « un clan missionnaire de blancs-becs bobos et condescendants ». Quand il convainc ces sceptiques que notre travail s'accomplira dans un respect exempt de misérabilisme, nous entamons avec ferveur l'expérience qui nous attend :

en cinq rencontres, donner libre cours à nos mots et à leur limon pour traiter de générosité, sujet éminemment pertinent pour des individus en situation précaire, en nous inspirant de la nouvelle de Jean Giono *L'homme qui plantait des arbres*. Personnellement, j'explore jusqu'à ses abysses la mer qui m'irrigue.

Incombe ensuite à Jonathan la tâche de créer une pièce de théâtre avec nos textes. J'avoue me questionner alors sur la faisabilité de l'entreprise inutilement. Notre amiral relève avec brio et sensibilité le défi.

Une déchirante dérive

Le 23 mai 2015, le résultat de son labeur est présenté au public dans un espace vert où une sculpture végétale du planteur de Giono trône justement : le parc des Faubourgs. L'œuvre théâtrale, intitulée *Je suis un arbre sans feuilles*, mise en scène par Xavier Huard et soutenue par le son d'Étienne Thibault, donne vie à un marginal, Jean-Feu, interprété par Christophe Payeur, dont l'amour, Léa, s'évapore dans le brouillard de l'infortune. Aux commandes d'un chariot d'épicerie, le héros de cette déchirante dérive, désespéré de n'avoir pu protéger sa dulcinée, cherche dans les poubelles du Centre-Sud une figure de proue pour son navire sans gouvernail. Son périple le mène étonnamment à la campagne, terreau de son éventuelle reconstruction. Ce drame poétique n'émeut pas que moi, ce jour de mai, comme le démontre la table ronde suivant sa présentation.

Puisque ce spectacle, véhicule d'une parole trop peu entendue, a exigé beaucoup d'efforts, il serait intéressant qu'il soit monté à nouveau, non ? Le 14 janvier dernier, le Conseil des arts de Montréal en tournée convie Métropolis bleu à le soumettre aux diffuseurs du Grand Montréal susceptibles de le produire en leurs murs l'année prochaine. À suivre ! ■



Aux commandes d'un chariot d'épicerie, le héros de cette déchirante dérive cherche une figure de proue pour son navire sans gouvernail.



René Angélil et moi, une vision mondiale

J'ai eu l'opportunité et le privilège d'assister aux funérailles de monsieur René Angélil. Je dirais même que c'était un honneur, une fierté grandiose. Je m'explique. Pour moi, Pierre Touchette, camelot de L'itinéraire, c'était impensable d'aller aux funérailles de René. Mais quand j'ai réalisé que je pouvais entrer, j'étais devenu le gars le plus heureux de la planète.

J'étais en compagnie du plus grand visionnaire au monde. Un homme que j'avais choisi pour un méga projet. J'avais même rencontré la patronne de l'arrondissement Ville-Marie pour lui conter ce projet. J'étais arrivé à l'improviste, elle m'avait écouté pendant vingt minutes et elle m'avait fixé un rendez-vous pour mettre quelqu'un sur mon chemin afin de réaliser ce projet.

Entre temps, René sort sa biographie et dit au public que s'il n'avait pas été encadré par sa famille, il aurait été sans aucun doute un itinérant. Quand j'ai eu cette opportunité-là, j'ai eu peur car je ne voulais pas faire le tour de la planète. Alors j'ai décidé de ne pas continuer mon projet qui était de lutter contre la pauvreté. C'était beaucoup trop gros pour moi, je n'étais pas prêt. Maintenant, que je suis prêt, je veux emprunter le rêve doux de l'Homme afin de le parfaire et je redessinerai l'itinéraire de l'Homme car j'ai encore deux gros projets en tête.

Quand j'ai assisté aux funérailles de René Angélil, j'avoue que j'ai fait une prière. J'ai demandé que si Dieu existe, qu'il fasse que René puisse devenir mon manager spirituel pour mes projets. D'en haut, il a une plus grande vision que moi. Je suis audacieux, tenace et perspicace. Je travaille très fort et je lutterai contre la pauvreté mondiale. Mes amis, j'avoue que j'ai déjà trouvé la recette pour remédier à la pauvreté, je vous en parlerai plus tard. Moi aussi, j'ai un côté visionnaire mais j'ai le meilleur visionnaire comme ange gardien. À deux, on va parfaire le monde et bien sûr, cela avec l'aide du monde entier. Je vous aime. Je veux également souhaiter mes vœux les plus sincères à Céline Dion et à ses proches.

PIERRE TOUCHETTE
CAMELOT QUARTIER DES
SPECTACLES ET QUARTIER
DES AFFAIRES



Toi, Charlemagne...

Petite contrée tranquille, de toi est née une étoile
Enfant d'amour, tu vas de par le monde avec voile
Ta voix quand tu chantes est d'or
Et déjà l'humanité entière t'aime
Ta joie de vivre nous entraîne
Va, vers les chemins de la vie
Que t'a tracés ton humble amoureux-mari
Celui qui t'a mise au monde dans l'amour
Chante pour nous, chante pour lui tous les jours

SERGE TRUDEL
CAMELOT MARCHÉ MÉTRO MORGAN



MOTS DE CAMELOTS

Unity is Important

As the years go by, old friends are harder to keep in touch with.

I tried to make new friends and continued to strengthen my network. It's crucial to be united with people who share the same values as me. It's pleasant to be in a nicer and warmer place, filled with happiness, health and spirituality, but if you're with the wrong people, you're wasting your time. How vital it is to learn to share the burden and uplift each other to become stronger and more successful. Unity is very important, if you're united you won't fall, but rather be encouraged to do better. I try to make the best of it where I live and work. I've met people at the Atwater Market that support me and I feel great. I often go to some coffee shops with my friend Carl and chat with others at church. I enjoy using email, Facebook and the telephone to keep in touch with friends. Unity makes me feel confident, secure and wanted. More importantly unity brings love and peace. I understand that two are better than one to get things done. That's what I want my life to be filled with.

BILL ECONOMOU
CAMELOT MARCHÉ ATWATER





VIE DE QUARTIER

PAR DIANE GARIÉPY
CAMELOT MÉTRO PLACE SAINT HENRI

Historique

Les carrières du Plateau Mont-Royal



Les ancêtres du Plateau Mont-Royal, ce sont les villages de Saint-Jean-Baptiste et Coteau-Saint-Louis, annexés à Montréal en 1886. Arrondissement ouvrier, comme plusieurs autres à Montréal, marqué par la présence de carrières, il se développe économiquement et s'embourgeoise. Il devient à forte saveur culturelle. Aujourd'hui, le Plateau Mont-Royal est encore reconnu à Montréal comme un lieu de bien-être artistique et culturel.

Promenade dans le Plateau Mont-Royal

Je vous présente le lieu de mes plus beaux souvenirs, le Plateau Mont-Royal. J'y ai passé toute mon enfance. À l'époque, le quartier était très différent. Je me souviens de ces vieux bâtiments sans balcons et du dépanneur d'à côté. Ma sœur et moi, on y payait cinq cents le cornet de glace ! Lorsqu'il y avait de grosses bordées de neige, je grimpais jusqu'au deuxième étage et me jetais en bas. Quand je repasse dans ce quartier aujourd'hui, cela me rappelle tous ces moments vécus en famille.

Le Palais des nains

Situé au coin Rachel et Boyer, le Palais des nains m'impressionnait beaucoup. On y trouvait des petits lits, de petits lavabos... c'était le monde en miniature ! Nous y allions entre amis. J'aimais tellement ça, je ne voulais plus en sortir. Ceux qui y travaillaient ont même fini par me connaître et m'offrir un billet. Le Palais a fermé ses portes en 1970, c'est bien dommage. Mais on y retrouve encore les deux fameuses sculptures de lions à l'entrée.



L'Église Saint-Jean-Baptiste

L'Église Saint-Jean-Baptiste est située sur la rue Rachel, entre Henri-Julien et Drolet. J'y ai été baptisé et j'y ai fait ma première communion, à l'âge de 9 ans. On allait à l'occasion, avec ma mère et mes autres sœurs, pour la messe du dimanche. La construction de l'église a débuté en 1872 et s'est terminée quelques dizaines d'années plus tard. Elle rappelle l'époque de la Renaissance italienne. Juste en face de l'église, il y avait un couvent où l'on distribuait de la nourriture. Ma mère apportait une brouette et des gros chaudrons pour en ramener à la maison.



L'école Sainte-Eulalie

Je fréquentais quand j'étais toute jeune l'école Sainte-Eulalie, qui est depuis devenue le Centre Saint-Louis, un centre de francisation. J'ai ensuite été transférée à l'école Laurier coin Laurier et Berri. Elle existe encore aujourd'hui et c'est une grande et belle école. J'y jouais au ballon chasseur, j'ai même gagné un trophée ! J'aimais l'école et ne manquais jamais une journée de cours, même malade.



Jacques et Chantal

Camelot : Jacques Élyzé

Cliente : Chantal Guérin

Point de vente : Théâtre d'aujourd'hui et Théâtre du nouveau monde

Chantal est conseillère en main-d'œuvre au **Groupe Information Travail (GIT)**. L'organisme accompagne entre 60 et 70 personnes par an dans leur recherche d'emploi. Ce sont principalement des hommes qui ont déjà vécu dans la rue.

Quelle est la mission du GIT ?

Nous travaillons en réinsertion professionnelle avec des gens qui pour toutes sortes de raisons se sont éloignés du marché du travail. Ils sont sur des Programmes préparatoires à l'emploi (PPE), ils nous sont envoyés par Emploi Québec ou par d'autres organismes communautaires. Ça a été créé sur une idée du RAPSIM.

Il y a beaucoup d'organismes qui offrent des services aux itinérants, mais la plupart se concentrent sur l'immédiat : le logement, la santé. Il y a tellement d'urgences à régler dans un premier temps que derrière, on ne va pas souvent jusqu'à l'accompagnement dans la recherche d'emploi. C'est gênant parce que si elles ne retrouvent pas d'emploi, ces personnes qu'on a aidées peuvent rapidement retomber dans la rue.

Comment accompagnez-vous les personnes ?

Elles suivent un programme de quatre mois. D'abord, on fait de la recherche d'emploi en groupe, on travaille sur la manière de se présenter, on essaie de voir où sont les compétences de chacun. Les gens doivent venir tous les jours, du lundi au jeudi, ça les aide à reprendre des habitudes et un rythme de travail. On a des intervenants qui gèrent des problématiques plus personnelles, qui aident les personnes à prendre des rendez-vous médicaux ou à se procurer des lunettes, par exemple. Après six semaines en groupe, ils sont suivis plus concrètement en individuel pendant dix semaines.

Quand on a vécu en situation d'itinérance, c'est souvent difficile de retrouver un emploi...

On oublie comment n'importe qui peut se retrouver dans la rue dans l'espace de six mois. Quand on perd son emploi et son revenu, la première chose, c'est qu'on ne peut plus payer son loyer. Même si on est en couple, parfois ça ne marche plus. Certains se laissent aller et se surprennent à consommer un peu, puis de plus en plus. On se fait héberger dans son cercle familial, chez des amis. Mais ça va un temps et quand on a épuisé ses ressources, on se retrouve en refuge ou en maison d'hébergement. Là, on est souvent en dortoir, on dort mal la nuit. Ce ne sont pas des conditions idéales pour retrouver un emploi.

Les gens arrivent-ils à retrouver un emploi après être passés par le GIT ?

Avec les plus motivés, ça marche ! On a environ 60 % des participants qui retrouvent un emploi. C'est une réussite quand on sait que beaucoup n'ont pas du tout d'expérience récente sur leur CV, avec parfois des trous de vingt ans, pas de diplôme. On est là pour remettre leurs compétences à jour, pour valoriser des éléments de leurs parcours. Mais vous seriez aussi surpris du bagage de certains qui arrivent ici. Il y en a qui ont des maîtrises, qui ont même plus de diplômes que moi.

Que diriez-vous à un employeur qui préfère embaucher des jeunes ?

Nos plus vieux ont l'avantage de leur âge et de leur maturité, c'est vraiment quelque chose à mettre en avant. Les employeurs pensent qu'en embauchant un jeune, ils vont le fidéliser pour vingt ans, mais c'est complètement faux. Au contraire, une personne plus âgée va souvent être d'autant plus motivée. ■

Jacques fréquente le Pas de la rue, qui soutient les personnes de plus de 55 ans. Ce sont nos voisins, et il passait devant nous. Ça a commencé par une cigarette, puis on a sympathisé.

JEUX DE MOTS

Capable d'intégrer ↘	Qu'il nettoiyât ↘	Ordre architectural grec ↘	Conduite ↘								
Tranche	Fixerez	Pétale	Échalas								
↳											
Gâteau →											
Partagée en deux lèvres											
↳											
Étranger →											
Salve											
↳											
Article →			Unité d'éclairage →							Que tu passes sous silence	
Intoxiquée			Largeur →						Contestent		
↳			Crochets								
								Exclamation de défi			
								Poil			
Jetons	Sainte		Cent deux →								
↳			Âge								
Qualifie une soeur →											
Actuels											
↳											



JOSÉE CARDINAL
DISTRIBUTRICE

Jeux réalisés par Josée Cardinal
josecardinala1@yahoo.ca

Solutions dans le prochain numéro

HORIZONTALEMENT

- Hypocrites. - Cinquante-cinq.
- École d'administration. - Haine.
- Trompai. - Mélodie.
- D'Oman.
- Colère. - Vapeur qui se condense.
- Cessibilité.
- Achève. - Nid. - Sentier.
- Iridium. - Période. - Bouffons.
- Marbrent. - But.
- Existes. - Énoncer.

VERTICALEMENT

- Défavorable.
- Écureuils volants.
- Estaminet.
- Charge d'un baudet. - Recueil de bons mots.
- Parcoura. - Flotter.
- Attribuaient un indice à une variable.
- Contestas. - Brome. - Titane.
- Émietteriez.
- Note. - Terre. - Aluminium.
- À toi. - Balise.
- Cinquante-deux. - Éventre.
- Savante. - Poisson.



	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1												
2												
3												
4												
5												
6												
7												
8												
9												
10												

SOLUTIONS DU
15 février 2016

Reduis à la misère	C	Enlèvees	O	Pays d'Asie	I	Poncez	D
Métallisé	PLATINEE	Qui rend	Princesse	Occidentale			
Pipeline	OLEODUC						
Hâte	ACCELERA						
Rongeur	HASE	Opus	OP				
Épieu	PAL	Pronom	Trou dans un mur	OPE			
Versifère	PRIMEREZ						
Soudé à un organe	ADNE	Gallum	GA	Âges			
Deux	II	Enrobé	PANE				
Puffler	ASSAINIR	Mesure agraire					
Aère	AAR	Aire de vent	ESE				
Protestes	VITESSES						



	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	E	R	G	O	T	H	E	R	A	P	I	E
2	N	O	R	I	A	M	A	U	R	E	S	
3	L	U	E	S		A	P	I		I		T
4	A	C	C	O	M	M	O	D	E	E	S	
5	C	O		N	U	I	R	E		R	U	T
6	E	U	S		R	E	T	U	B	E	R	A
7	M	L	I	I		E	R	I	N	E	S	
8	E	A	N	E	S		E	S	T		S	
9	N	D	G		S	A	S	S	E		T	E
10	T	E	E		E	S		A	R	M	E	R

7	3	6	9	5	8	1	2	4
5	1	8	4	3	2	6	9	7
2	9	4	6	7	1	5	3	8
9	4	3	2	8	5	7	6	1
6	5	1	7	9	3	8	4	2
8	2	7	1	6	4	9	5	3
1	6	9	3	2	7	4	8	5
3	7	5	8	4	9	2	1	6
4	8	2	5	1	6	3	7	9

L'ITINÉRAIRE

C'est bien plus qu'acheter un bon magazine

C'est appuyer une cause fondamentale.

		7					5	
1			7		6	9	3	
		3		2				
	2		9	3			8	
	6					1		7
5								
	9		4		3			
				6		3		4
				5	8			

EXPERT
DIFFICILE
MOYEN
FACILE



Placez un chiffre de 1 à 9 dans chaque case vide. Chaque ligne, chaque colonne et chaque boîte 3x3 délimitée par un trait plus épais doivent contenir tous les chiffres de 1 à 9. Chaque chiffre apparaît donc une seule fois dans une ligne, dans une colonne et dans une boîte 3x3.

Source : Éditions Goélette

Solution dans le prochain numéro

L'achat et la vente d'une propriété, c'est une affaire de cœur et de savoir-faire !



AGENCE IMMOBILIERE
Vitrine de la rénovation écologique

1152, avenue Mont-Royal Est, 514.597.2121
www.viacapitaledumontroyal.com

À PROPOS DES...

femmes



Les femmes exagèrent leurs faiblesses.

Francis Picabia

Nous avons le devoir de surveiller le peuple, y compris les femmes. Il faut aussi songer aux situations difficiles auxquelles les avocates devraient faire face. [...] Voudraient-elles devenir juges? Non, car elles n'auraient pas le cœur assez dur pour condamner un meurtrier à l'échafaud.

Amédée Caron

Les faiblesses des hommes font la force des femmes.

Voltaire

Cœur des femmes, abîme insondable !

Ce sont elles qui mettent au monde les hommes d'État, les élèvent et leur transmettent les plus hautes qualités. À ce compte, les femmes sont plus importantes que les hommes dans le mouvement des affaires humaines.

Henry Miles

Dans plusieurs domaines requérant cervelle et intelligence, les femmes se sont montrées supérieures aux hommes.

Athanase David

Quant à soutenir que le vote représente une source de danger moral pour les femmes, je trouve cela une insulte gratuite à leur faire. Elles votent au fédéral depuis au-delà de 10 ans et je ne sache pas que la vie du foyer en ait souffert.

Anatole Plante

Le niveau intellectuel établit que les femmes de notre province sont en général plus instruites que les hommes, par conséquent mieux préparées à juger nos problèmes sociaux. Je réclame donc le droit de vote pour la femme afin d'élever le niveau de nos discussions politiques, pour assurer plus d'ordre et de dignité dans nos assemblées, pour contribuer à faire en sorte que les générations futures soient mieux préparées que nous à leurs tâches.

Adélar Godbout

La beauté est la seule vengeance des femmes.

Serge Gainsbourg

Il faut donc, si nous voulons sauver du désastre notre armure sociale dans notre province, mettre un frein au flot qui monte et qui menace la clé de voûte de notre société, l'autorité. Et l'émancipation de la femme est une de ces menaces.

Joseph-Édouard Fortin



100 % AVEC VOUS CET HIVER



Beau temps, mauvais temps, neige ou verglas,
nos équipes s'activent pour vous déplacer.

stm.info/hiver

MOUVEMENT COLLECTIF



ENTREPRISE

1950

FAMILIALE

CAFÉ BROSSARD^{MD}

La promesse d'un café savoureux,
torréfié de main de maître qu'on prend plaisir
à déguster tous les jours.



UN CAFÉ À LA FOIS
RÉCHAUFFE L'ITINÉRAIRE

CAFEBROSSARD.COM

514 321-4121 • 1 800 361-4121